This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Mol 880.9
MOLIÈRE COLLECTION

Harvard College Library

FROM THE LIBRARY OF
FERDINAND BÔCHER, A.M.
INSTRUCTOR IN FRENCH, 1861–1865
PROFESSOR OF MODERN LANGUAGES, 1870–1902

GIFT OF
JAMES HAZEN HYDE
OF NEW YORK
(Class of 1898)

Received April 17, 1903

# LE

# DOCTEUR AMOUREUX

## PIÈCE INÉDITE DE MOLIÈRE

EN UN ACTE, EN PROSE

234

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT, 7

PETIT COMPLÉMENT DES ŒUVRES DE MOLIÈRE

# LE DOCTEUR AMOUREUX

PIÈCE INÉDITE DE MOLIÈRE

EN UN ACTE, EN PROSE

PRÉCÉDÉE

D'UN AVIS AU LECTEUR ET D'UN PROLOGUE EN VERS

PAR

ERNEST DE CALONNE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1862

~~Mol 4381~~
Mol 880.9

Harvard College Library
From the Library of
Ferdinand Bocher
Gift of James H. Hyde
[illegible]

A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR LE DUC D'AUMALE

A SON ALTESSE ROYALE

# MONSEIGNEUR LE DUC D'AUMALE

*Monseigneur,*

*Je me décide à publier le* DOCTEUR AMOUREUX, *pièce inédite de Molière, que j'ai eu le bonheur ou l'audace de retrouver autrefois. J'ai voulu placer en tête de cette double comédie un nom qui me fût cher, et le vôtre est sorti de ma plume.*

*On dit que la reconnaissance devient rare : est-ce vrai? Vous pourriez le savoir, vous qui faites assez d'heureux pour vous exposer à faire beaucoup d'ingrats ; mais il répugnerait à votre âme généreuse de ne point vouloir l'ignorer. Vous ne comptez pas vos bienfaits; ils ne s'arrêtent point dans votre mémoire : c'est en les oubliant que vous nous apprenez à nous en mieux souvenir.*

*Je me souviens, Monseigneur, et j'essaie de vous le prouver aujourd'hui, bien faiblement sans doute, mais le modeste hommage de cette dédicace justifiera peut-être la prétention de vous être offert par la gratitude qui vous le fait offrir.*

*Le* DOCTEUR AMOUREUX *n'est pas étranger à l'histoire de votre famille ; il se rappelle qu'un duc d'Orléans fut son premier protecteur : c'est un titre qu'il se plaît à faire valoir auprès de vous. Heureux aventurier ! je l'aurai pourvu royalement. J'ai pu lui rendre un père illustre, et quel parrain je lui donne ! un chef glorieux dont l'Afrique a vu les brillants faits d'armes, un ami de l'étude et des lettres, un vaillant écrivain, et mieux encore, un fils de roi qui, formé par une éducation libérale, sait ce qu'il faut apprendre et ce qu'il faut oublier pour être, dans ce temps-ci, et prince et citoyen.*

*Pardonnez-moi, Monseigneur, de faire violence à votre modestie en vous montrant à vous-même tel que vous êtes, et permettez-moi d'espérer que cet opuscule obtiendra de Votre Altesse Royale l'accueil bienveillant dont elle a toujours honoré*

*Son très-humble et très-dévoué serviteur*

ERNEST DE CALONNE.

Paris, 10 novembre 1851.

# AU LECTEUR

Ami lecteur, — comme on disait au temps heureux de familière bonhomie où le lecteur savait encore lire, et dans lequel, en récompense, l'auteur s'adressait moins à la bourse qu'à l'esprit des gens, — jusqu'ici le *Docteur amoureux* n'a vu que le jour de la rampe. Après l'épreuve de la représentation, qui lui a été favorable, il s'est tenu discrètement à l'écart, craignant plus peut-être le jugement des yeux que celui des oreilles, et l'examen réfléchi d'un lecteur défiant que l'attention souvent distraite d'un spectateur crédule.

Mais le moyen de se résoudre à n'entendre plus parler de soi, quand on a fait tant de bruit, pendant un jour? le *Docteur amoureux* se ravise. Aujourd'hui donc, — soit qu'il ait pris confiance en lui-même ou qu'il s'autorise assez des exemples du

siècle pour croire que l'héritier d'un grand nom dramatique peut être impunément un casse-cou littéraire; soit que, renfermé de nouveau dans une armoire profonde et silencieuse où les rats commencent à l'inquiéter, il ait peur de s'y voir encore oublier deux cents ans, — il me presse vivement de le ramener à la lumière et de fixer enfin son existence, qui lui semble avoir couru déjà trop de hasards.

J'ai beau lui dire : « Prenez-y garde; la critique « vous guette, et, cette fois, elle ne vous fera pas « grâce. » Il me répond que : « mourir pour mourir, « il aime mieux succomber à cent coups de plume « que de subir plus longtemps le supplice des ves- « tales maladroites. »

Qu'à cela ne tienne; il va paraître, mais à ses risques et périls.

Là cependant ne se bornent point ses exigences. « Puisque mon père n'est plus, » me dit-il encore, — on voit qu'il persiste impudemment dans sa prétendue origine, — « vous qui l'avez si paternel- « lement remplacé en toute chose, y compris les « droits d'auteur, présentez-moi d'une façon conve- « nable au public d'à présent. Vous avez autrefois « raconté ma découverte dans un petit prologue; « mais il était en vers, et vous n'y parliez pas à

« votre aise. La prose est faite pour l'histoire. Dites « donc en prose tout ce que vous savez de ma « biographie ; c'est le dernier service que je vous « demande. »

Je n'ai rien à refuser au *Docteur amoureux*. Je vais rassembler mes souvenirs et faire, sans plus différer, le récit de ses aventures, riche en incidents de toute espèce.

C'était en 1845. Ambitieux d'arriver au théâtre et dévoré du désir d'y débuter, dans quelque genre que ce fût, je venais de présenter au directeur de l'Odéon une *Virginie*, tragédie en six actes. — Il y avait un acte de rechange. — M. Lireux n'en voulut pas, ce dont je lui suis aussi reconnaissant aujourd'hui que j'en fus révolté dans ce temps-là. Je crus mieux réussir en m'adressant à M. Dormeuil, qui dirigeait le Palais-Royal. Je lui remis, sous le nom friand de Stoppélius, un vaudeville intitulé le *Marchand d'idées*. M. Dormeuil prit la peine de le lire et m'écrivit, au bout de quelques jours : « que ma pièce renfermait « assez d'esprit pour défrayer vingt vaudevilles, mais « qu'elle péchait par la conduite. » Je ne doute pas qu'il n'ait eu parfaitement raison, et je le prie, à l'heure qu'il est, d'agréer mes remercîments sincères pour un arrêt qui fut un service, apprécié très-

injustement alors, comme on peut le croire, par mon jeune amour-propre blessé.

J'étais, à cette époque, dans le parti des *stylistes* impuissants. Nous nous figurions que deux vers bien tournés font une scène, et qu'un mot à effet tient lieu d'une situation. Nous protestions au nom de l'art, — l'art d'ennuyer, sans doute, — contre les *ficelles* de Scribe. C'est ainsi que notre école osait nommer les savantes combinaisons, les moyens ingénieux, variés, puissants quelquefois, surprenants toujours, qui font l'élégance et la solidité des charpentes dramatiques d'un maître tant et si justement regretté, pendant que nous, apprentis ignorants et présomptueux, — l'un va rarement sans l'autre, — nous qui nous aidions, non pas de ficelles, mais de câbles, nous avions grand'peine à soutenir les échafauds grossiers de nos constructions branlantes.

Éconduit au Palais-Royal, je repris le chemin de la rive gauche, armé d'un acte en vers intitulé *Sous le Masque,* et du ferme vouloir de surmonter cette fois tous les obstacles. Je déposai hardiment le dernier-né de ma plume sur le vaste bureau du directeur. Il y resta longtemps et toujours à la même place; encore était-ce à l'une des extrémités de la table et très-loin de la région privilégiée des affaires courantes.

A partir de ce moment j'allai voir fréquemment M. Lireux, homme d'esprit, s'il en est, et d'ailleurs plein de bienveillance pour les jeunes auteurs qui se recommandaient à lui. Cependant le train du théâtre et sa distraction habituelle lui faisaient commettre bien des oublis. A chaque visite, je lui rappelais ma pièce dont il se souvenait obligeamment, quand j'étais là ; mais, au bout d'un quart d'heure, je sortais en même temps de son cabinet et de sa mémoire. On dit que les bons joueurs savent corriger la fortune. J'imaginai le moyen mnémotechnique de pousser, peu à peu, mon manuscrit le plus adroitement possible vers l'endroit de la table où M. Lireux travaillait d'ordinaire, espérant que, lorsqu'il serait à la portée de sa main, il le prendrait pour un autre, l'ouvrirait par hasard, le lirait par curiosité et le recevrait par distraction. Fol espoir ! vain calcul ! stratagème inutile ! Le jour suivant, je retrouvais mon acte au point même où je l'avais fait arriver la veille. Le manuscrit gagnait du terrain, mais l'affaire n'avançait pas.

Dépité, découragé, désespéré d'une éternelle attente, je perdis patience et finis par me donner au diable. Le diable est toujours là pour profiter de nos imprudences; il me prit au mot,

et me souffla une idée naturellement diabolique.

Trois jours après, l'*Entr'acte* insérait dans ses estimables colonnes une lettre timbrée de Rouen, par laquelle M. Guérault-Lagrange, qui se disait avocat en cette ville et descendant de Lagrange, l'ancien camarade de Molière, annonçait *urbi et orbi* qu'en fouillant dans une armoire où s'étaient entassés de vieux papiers de famille, il avait mis la main sur une copie du *Docteur amoureux*.

A cette nouvelle, grand émoi dans le monde littéraire. On avait déjà retrouvé *le Médecin volant* et *la Jalousie du Barbouillé*. Pourquoi *le Docteur amoureux* n'aurait-il pas la même fortune ? A cela rien d'invraisemblable. Qui pouvait dire si le comédien Lagrange n'avait pas conservé plus d'une pièce de ce premier répertoire que Molière promenait dans la province, avant de s'être fixé à Paris, et que depuis il avait négligé, non sans en avoir tiré, au profit de ses ouvrages postérieurs, ce qu'il contenait de plus saillant ? Une fois sur la piste de ce rare gibier, l'arrière-petit-fils de Lagrange n'avait peut-être qu'à fouiller dans son armoire pour en exhumer toute une famille de farces perdues ou d'ébauches ignorées. Quelle perspective ouverte à l'espoir des amateurs du grand Poquelin ! A l'œuvre, M. Guérault !

Cherchez bien, M. Lagrange. Ne vous ménagez pas; affrontez la poudre séculaire de vos paperasses; secouez-la bravement, cette poudre vénérable, mais ne nous en jetez pas trop aux yeux.

Cependant ma bonne fortune voulait que M. Guérault-Lagrange et moi nous fussions amis, non de rencontre ou de passage, mais amis d'enfance et de collége, amis partout et toujours, de ces amis enfin dont il faut dire que les deux ne font qu'un. Il ne tarda pas à m'écrire que, ne pouvant quitter Rouen où le retenait une légère indisposition, il m'avait choisi pour mener à bonne fin l'affaire du *Docteur amoureux*. Qu'on juge si la commission me fut agréable. J'assiégeais un théâtre inexpugnable aux faibles moyens dont j'avais disposé jusqu'alors, et je recevais de mon ami Guérault une véritable catapulte. La place ne devait plus tenir longtemps.

Je me rendis, selon ma coutume, au petit lever de mon directeur. On parlait déjà de la grande nouvelle. Je fis savoir, sans trop d'empressement, que M. Guérault ne m'était pas inconnu. On m'accabla de questions sur son compte, sur sa découverte, sur ses intentions au sujet du *Docteur amoureux*. Quand on sut que j'étais son mandataire avec plein pouvoir, on me considéra comme un personnage;

on régularisa mes entrées, séance tenante ; elles se changèrent en un droit, d'une faveur qu'elles étaient. On me demanda comment j'entendais distribuer ma pièce qui, du coup, se trouvait reçue avant lecture, ni plus ni moins que celles des gros bonnets. Pouvais-je résister à des procédés si délicats ? Cette prompte capitulation me fit renoncer aux petites malices que je m'étais proposé de faire. Je déclarai sur-le-champ qu'une direction assez intelligente pour accepter ma comédie sans la connaître méritait bien l'honneur de ressusciter une farce de Poquelin. D'assiégeant que j'étais la veille, je devins assiégé à mon tour. C'était à qui m'arracherait un rôle dans la distribution du *Docteur amoureux*. Bref, je fus le héros de la journée.

La copie du *Docteur* m'était annoncée pour le lendemain. Je la reçus en effet au jour dit, et je la lus avec avidité. J'en fus transporté. M. Lireux partagea mon enthousiasme. Je me rappelle que le buste honoré de Molière assistait à cette lecture ; il me faisait face. Je ne pouvais m'empêcher de porter les yeux sur lui de temps en temps. Cela me gênait. Je changeai de place et je lui tournai le dos. J'étais plus à mon aise. « Bravo ! disait le malicieux directeur ; voilà bien du Molière. Parfait ! excel-

lent! C'est à s'y méprendre; non, c'est à ne s'y pas méprendre. » Comme il est fin connaisseur, son jugement, favorable à l'authenticité de l'œuvre, fixa définitivement le mien, et j'emportai de son cabinet la conviction que M. Guérault-Lagrange ne voulait mystifier personne. J'avais besoin de cette assurance.

On s'occupa sans retard de monter la pièce. Les rôles en furent confiés aux meilleurs interprètes de la Comédie classique. Les répétitions au foyer commencèrent immédiatement. Les artistes apportaient un soin religieux à l'étude du *Docteur ;* ils étaient exacts, empressés, dociles. Les amendes chômaient. Tout se faisait sérieusement et d'un air solennel. On sentait qu'il s'agissait d'une grande bataille à livrer, et qu'il fallait la gagner à tout prix, pour l'honneur posthume du général. Je m'en applaudissais et j'en informais avec joie M. Guérault, dont l'indisposition n'avait pas encore cédé aux ordonnances du médecin.

Un jour M. Lireux me dit, après une répétition :

— A propos, avez-vous reçu le manuscrit?

— Quel manuscrit ?

— Parbleu! celui de la pièce. Je n'en ai que la copie.

— Cela ne vous suffit-il pas?

— A moi, oui; mais au public, non. Il y a là une

question de bonne foi qui est capitale. Faites venir le manuscrit au plus tôt.

— Je vais le demander.

— Exigez-le; vous en avez le droit.

— J'espère que nous l'obtiendrons.

— Comment! vous espérez. Il le faut, coûte que coûte.

— Eh! bien, nous l'aurons. Si c'est possible, c'est fait.

— Et si c'est impossible?

— Cela se fera.

C'est un mot de ma famille [1].

J'écris aussitôt à Rouen. M. Guérault-Lagrange commence par ne pas me répondre. J'envoie une seconde lettre plus pressante que la première. Il m'objecte qu'il aimerait mieux ne pas se dessaisir de l'original. Ma troisième missive le met au pied du mur. Il ne peut plus reculer. Il me promet de s'exécuter quand le médecin lui permettra de passer d'une chambre dans une autre. Il m'affirme que,

[1] C'est la réponse que fit M. de Calonne, surintendant des finances, à la reine Marie-Antoinette, qui lui demandait une chose difficile. Qu'on me permette, en passant, de revendiquer en faveur du spirituel courtisan l'honneur, si c'en est un, d'avoir été le premier qui ait prétendu retrancher le mot *impossible* de la langue française.

selon toute vraisemblance, j'aurai le manuscrit trois jours après. On aurait dit vraiment qu'il prenait le temps de le faire. Cependant j'essayais d'amuser l'impatience générale, ce qui n'était pas chose facile. On ne m'abordait plus sans m'adresser mille questions embarrassantes. J'y satisfaisais de mon mieux. Les plus charitables se contentaient de me dire : Et ce fameux manuscrit, le verra-t-on ? Ne le verra-t-on pas ?

— Il existe, répondais-je. Il paraîtra.

— Il se fait bien attendre.

— C'est sans doute pour se faire désirer.

— Il peut se vanter d'y réussir.

— Que voulez-vous ? la coquetterie n'est pas défendue aux raretés de ce genre.

Mon ami de Goy me rappelait dernièrement qu'en lui parlant de ce maudit retardataire, je lui avais dit un jour : Il avance. La langue m'aura fourché ; je voulais dire : Il approche.

Il arriva enfin. Il fut reçu triomphalement, car on paraissait en désespérer. Il devint dès lors pour les personnes qui fréquentaient le théâtre l'objet d'une vive curiosité, présage heureux des honneurs que lui réservait l'avenir. On ne le montrait qu'aux intimes, aux gens de la maison. On ne payait pas

pour le voir, mais, après chaque exhibition, une double clef répondait de sa précieuse existence.

Nous voilà donc en possession de tous les éléments nécessaires pour la représentation de la pièce. Nous avons du Molière, du vrai Molière, un manuscrit du XVIIe siècle, exécuté sans doute par le copiste de la troupe, d'une écriture grossière, mais lisible, pâli par l'action du temps, d'une orthographe souvent fautive et d'un papier qui porte quatre-vingts pages durant les armes du duc de Pomponne. Nous avons des acteurs tout prêts, un public d'élite impatient de nous juger. Il semble qu'il n'y ait plus qu'à frapper les trois coups. Allons, M. le régisseur, un, deux...

Arrêtez : la fortune, impénétrable dans ses conseils, retient encore un instant Molière sous le boisseau. Elle veut qu'il lui reste une épreuve à subir, et, pour dernier incident, elle suscite à son Odyssée un épisode qui ne sera ni le moins curieux ni le moins honorable.

La veille du grand jour, M. Lireux paraissait préoccupé. Pendant la répétition, je l'avais vu causer avec lui-même et ne donner qu'un œil distrait à ce qui se passait autour de lui. Quand elle fut terminée, il vint à moi.

— C'est singulier, me dit-il, plus j'examine la pièce, et plus j'y crois sentir une lacune.

— Il est fâcheux que Molière ne soit pas là. N'importe ; allez toujours ; cela n'engage à rien.

— L'ouvrage est de Molière, continua-t-il. Je n'en ai jamais douté, ni vous non plus.

Je m'inclinai.

— On pourrait même trouver, selon moi, qu'il en est trop pour en être assez. Qu'en pensez-vous?

Je souris.

— L'action de la pièce est simple, poursuivit le directeur. Elle développe suffisamment la donnée du sujet. On y rencontre, à chaque pas, des réminiscences... futures du grand comique, des mouvements de scène qu'il a reproduits plus tard, et des mots qui portent la marque de la fabrique. Là, je n'ai rien à dire, si ce n'est pourtant que Molière, qui a tant et si heureusement emprunté des autres, s'est effrontément pillé lui-même dans le *Docteur amoureux*, aux dépens de deux ou trois de ses ouvrages.

— Comment l'aurait-il fait, puisqu'ils n'étaient pas nés?

— C'est juste; il s'est pillé... par anticipation. Bref, je suis content de Molière, et ce n'est pas moi qui veux lui faire son procès. Il me semble cepen-

dant que dans notre pièce il aurait dû mettre quelque part un de ces morceaux dont l'originalité frappe et sur lequel, plus que tout autre, se serait empreint l'inimitable cachet du maître.

— Je vous comprends. Molière a manqué de prévoyance.

— Peut-être.

— Ainsi, vous n'auriez pas été surpris de voir fondre au milieu de la pièce, pour en relever le sel et la gaîté, un bon coup de vent comique, une bourrasque de rire inattendue, une scène épisodique bien plaisante, une consultation grotesque, par exemple, ou quelque farce de ce genre.

— Précisément. Plus j'y pense, et plus je crois notre manuscrit incomplet.

— Si j'écrivais à M. Guérault-Lagrange?

— Vous ne feriez pas mal.

— Ma lettre partira ce soir.

— Il serait curieux que j'eusse deviné juste.

— Nous le saurons après-demain.

Sur ce mot, je quittai M. Lireux. Je n'avais pas de temps à perdre. L'exigeant directeur traitait Molière à la façon de Louis XIV : il lui commandait une scène. Pour ne pas s'exposer à s'entendre dire : *j'ai failli attendre,* il fallait que Poquelin se dépêchât ou

plutôt se fît dépêcher en toute hâte par mon correspondant. Quand on prend du Molière, on n'en saurait trop prendre. M. Guérault, auquel son médecin permettait enfin de marcher dans sa chambre, — il ne m'a pas dit si c'était en long ou en large, — ouvrit de nouveau son armoire magique, et n'eut pas la peine d'y chercher longtemps. La fortune se plaisait manifestement à prévenir tous ses souhaits. Sur le bord même de la tablette où le *Docteur amoureux* était resté si obscurément enfoui, s'étalait, se prélassait, s'épanouissait le morceau demandé, la scène du *Paysan* qui grillait de se faire prendre. Il faut croire que, dans sa précipitation bien excusable, M. Guérault l'avait laissé tomber du manuscrit dont les feuillets n'étaient point cousus. La pagination se rapportait exactement au reste, feuille pour feuille, syllabe pour syllabe; il n'y avait absolument qu'à remettre le fragment à sa place. Je le fis; mais pour qu'on ne s'avisât plus de réveiller Molière, je m'empressai de chiffrer le manuscrit à l'encre noire.

L'arrivée tout à fait imprévue de cette nouvelle scène fut un coup de théâtre au théâtre même. M. Lireux triomphait : s'il n'était pas l'auteur de la dernière trouvaille, c'était du moins à sa profonde sagacité qu'on pouvait en attribuer le bonheur. Il

avait pris le manuscrit pour y insérer son complément ; il se plaisait à faire admirer avec quelle précision l'un s'enchevêtrait dans l'autre, et cette preuve matérielle d'un grand hasard ou d'un calcul très-patient finit par convertir les incrédules, car il en était resté quelques-uns. Impossible d'arracher la pièce des mains du directeur. Il voulut lui-même lire la scène aux artistes et la lut avec l'entrain qu'on lui connaît. La cause du *Docteur amoureux* fut gagnée dès lors au théâtre. Il n'y avait plus de compères, ou c'étaient des compères de bonne foi, les meilleurs, comme on sait, pour le succès de toute entreprise.

Fort de la réserve qu'il venait de recevoir, M. Lireux ne pensa plus qu'à donner l'attaque. De mon côté, j'écrivais à la diable un prologue en vers, pour exposer l'histoire de la pièce. J'avais encore un autre motif : informé qu'une rechute empêcherait M. Guérault de se montrer, je crus que son représentant devait attacher son nom à l'ouvrage, comme éditeur responsable par procuration. Il fallait bien qu'on sût à qui s'en prendre, en cas de malheur. Je bâclai donc le prologue et le signai. Quand tout fut prêt, M. Lireux fixa la première représentation au surlendemain. Il composa l'affiche avec l'intrépidité d'un croyant ou la témérité d'un aventureux. Je ne

puis mieux faire que de la figurer ici dans ce qu'elle a d'essentiel.

**SECOND THÉATRE FRANÇAIS**

Samedi, 1er mars 1845. On commencera à 6 h.

ORDRE DU SPECTACLE :

**L'AVARE**

Comédie en 5 actes, en prose, de MOLIÈRE.

LE PROLOGUE DU DOCTEUR AMOUREUX

En vers, de M. E. de CALONNE.

**LE DOCTEUR AMOUREUX**

Comédie retrouvée de MOLIÈRE, en 1 acte, en prose,

Qui fut jouée, pour la dernière fois, le 24 octobre 1658, devant MONSIEUR, frère unique du roi, par Molière et sa troupe, dans la salle des gardes du vieux Louvre, et qui depuis avait été perdue.

LE MALADE IMAGINAIRE

Comédie en 3 actes, en prose, de MOLIÈRE.

LA CÉRÉMONIE PAR TOUTE LA TROUPE

AVIS. — Le manuscrit du *Docteur amoureux* sera exposé au foyer du théâtre, pendant toute la durée de la représentation.

Ou je me trompe fort, ou voici le sens vrai de cette affiche pour les bons entendeurs :

Lettrés et connaisseurs, nous vous invitons ce soir à décider si le *Docteur amoureux* est ou non sorti de la plume et du cerveau de Molière. La recherche de la paternité n'étant défendue qu'en matière civile, vous êtes ici dans le droit et la compétence. Nous vous savons trop familiers avec nos classiques pour vous faire un instant l'injure de vous croire gens à vous fourvoyer ; cependant, comme il pourrait arriver que depuis longtemps vous n'eussiez rien entendu ni lu de Molière, et que le jugement sera peut-être délicat, afin d'éviter tout reproche de surprise, nous ne vous soumettrons l'œuvre en litige qu'après avoir refait préalablement vos oreilles à la langue du vieux maître.

Du manuscrit, pourquoi vous en parler? Il parlera lui-même à vos yeux, car vous aurez tout loisir et toute liberté de l'examiner à votre aise.

Aimez-vous le Molière? on en a mis partout.

Nous commencerons par *l'Avare*, cinq actes du comique et de la prose que vous savez. Pour un lever de rideau ce n'est pas mal. Nous le ferons suivre d'un petit prologue anodin, écrit par le premier venu, sans prétention, mais non sans utilité : outre les détails intéressants qu'il vous donnera sur la pièce, il vous permettra d'établir la comparaison entre les deux styles, l'ancien et le moderne.

Puis viendra ce fameux *Docteur amoureux*, autour duquel nous faisons tant de bruit depuis un mois, ce fils véritable ou supposé du grand Molière, cet enfant légitime ou ce bâtard apocryphe que nous vous proposons aujourd'hui de reconnaître avec enthousiame ou de flétrir avec mépris. La piquette de Suresnes révolte un palais qui savoure encore le bouquet suave et parfumé qu'un vieux château-laffitte vient d'y répandre. A votre façon de goûter, fins gourmets, nous verrons bien si le *Docteur amoureux* est du château-laffitte ou du suresnes.

Enfin, pour vous remercier de votre confiance ou vous dédommager de votre mécompte, nous vous ferons entendre un long éclat de rire qu'on nomme le *Malade imaginaire.*

Elle allait donc avoir lieu, cette représentation périlleuse du *Docteur amoureux,* qui fut sa première et qui pouvait être sa dernière aussi. Il y avait beaucoup à craindre, en effet; et moi qui, jusqu'à l'heure du danger, m'étais endormi, sans trouble aucun, dans la sécurité de mon rôle obscur d'entremetteur, je me réveillais en sursaut, au moment critique, et je sentais tout à coup l'effrayante responsabilité que laissait peser sur moi l'absence forcée de M. Guérault. Cette responsabilité, moins injuste peut-être qu'elle n'était lourde, ne m'engageait plus seulement vis-à-

vis d'un directeur, mais aussi vis-à-vis du public, ce qui devenait plus grave. Si la pièce marchait bien, elle était de Molière, et je restais l'auteur effacé d'un prologue de circonstance, accessoire insignifiant. Je n'en demandais pas davantage. Mais, si la pièce tombait, elle était de moi, et je me voyais de tous les coins de la salle chuté, moqué, hué, vilipendé, bafoué de la belle sorte.

Les railleurs, me disais-je, n'auront pas assez de sarcasmes ni de mots piquants pour tourner en ridicule un écolier présomptueux qui s'en va fabriquer du Molière à l'âge où ses pareils ne sont pas toujours bacheliers; les gens calmes, ceux-là qui n'applaudissent ni ne sifflent jamais, par principe et par tempérament, hausseront les épaules et souriront de pitié; les hommes vertueux, les professeurs, les bourgeois classiques, les académiciens crieront au scandale et signaleront au mépris de tous le profanateur du nom sacré de Molière; les femmes ne manqueront pas de maudire un fâcheux qui les aura privées d'une contredanse ou d'un rendez-vous; enfin les critiques de profession citeront à leur audience du lundi, pour le condamner sans appel, comme coupable d'imposture littéraire et de faux en écriture ancienne, un criminel en faveur de qui personne

assurément n'invoquera les circonstances atténuantes de la jeunesse et de l'étourderie.

Voilà tout ce que je pensais, timidement retiré dans le sombre asile d'une avant-scène, où je me promenais à grands pas, sans m'y trouver à mon aise, quoique j'y fusse absolument seul. « Vous l'avez « voulu, vous l'avez voulu, Georges Dandin, vous « l'avez voulu. Cela vous sied fort bien et vous serez « ajusté comme il faut. Vous aurez justement ce que « vous méritez. »

Pendant que je me livrais à ces réflexions, passant aussi vite de la crainte à l'espoir que de l'espoir à la crainte, le public affluait de tous les points de Paris dans la vaste salle de l'Odéon, qui fut trop petite ce soir-là. C'est un inconvénient qu'elle eut plus d'une fois sous la direction de M. Lireux, direction brillante et marquée par d'éclatants succès. Du fond de ma cachette je voyais arriver une foule compacte d'artistes et d'hommes de lettres, sans compter des érudits et jusqu'à des grammairiens qui donnaient à l'orchestre une physionomie particulière. Les salons étaient représentés par des gens d'esprit et par des femmes charmantes. Le bataillon de la critique, au grand complet, occupait son poste accoutumé. Le rideau n'était pas encore levé que déjà des conversa-

tions animées s'engageaient dans toutes les parties de la salle. « Que de gens assemblés! je ne jette mes « regards sur personne qui ne me donne des soup- « çons. Eh! de quoi est-ce qu'on parle là? »

Mais le signal se fait entendre; la toile monte et *l'Avare* commence. On l'écoute avec l'attention qu'il commande toujours; il semble pourtant qu'elle soit encore plus soutenue que d'ordinaire. On se fait l'oreille.

Après *l'Avare*, on se rend au foyer. Là, sur la table même où *le Malade imaginaire* comptera bientôt les parties de M. Fleurant, est exposé le manuscrit expédié par M. Guérault. On y court. Tout le monde veut le voir à la fois. On se le dispute, on se l'arrache; on va le mettre en morceaux. Heureusement, deux gendarmes qui, de loin, veillaient à sa conservation, viennent se planter en hâte à ses côtés et donnent des numéros d'ordre aux curieux trop impatients. On l'examine alors plus posément; on le regarde; on le dévisage; on le tourne; on le retourne; on le palpe; on le flaire; on l'aurait goûté, s'il eût été goûtable. Il sort avec bonheur de cette épreuve dangereuse. Il paraît inspirer assez de confiance et disposer favorablement les esprits pour la pièce elle-même dont il n'est pas l'acteur le moins utile. Cependant un cri-

tique fort influent et à bon droit, M. Théophile Gautier, a dit spirituellement et très-haut que le manuscrit a l'air trop vieux pour n'être pas trop jeune.

Alerte! un coup de sonnette a retenti. Soudain tous les visiteurs du manuscrit se dispersent. Il reste seul avec les honneurs de la première escarmouche et ses deux gendarmes. Chacun regagne vivement sa place. Le calme, assez long à se faire, finit par s'établir de tous côtés et la toile se lève de nouveau pour permettre à M. Boileau, costumé en vieux parchemin, de venir débiter le prologue.

Je savais qu'on ne marchanderait pas à son auteur une pièce d'une centaine de vers, d'un tour plus ou moins facile. M. Boileau les récita fort bien et j'ai tout lieu de penser que c'est lui qui se fit applaudir. Je me préoccupais du reste assez peu de ce résultat, absorbé que j'étais par l'imminente apparition du *Docteur amoureux*. En effet, il succéda immédiatement au prologue.

En ce moment, j'éprouvai l'une des plus fortes émotions que j'aie jamais ressenties. Mon cœur battait violemment; tout flottait autour de moi; je n'avais plus conscience de mon être matériel, et le regard fixe, la respiration suspendue, j'étais comme entraîné dans un vague tourbillon où scène et salle,

acteurs et public, tout se confondait à mes yeux d'une manière étrange. C'est une impression que je n'oublierai de ma vie. Dès que Géronte eut paru, il se fit par toute la salle un silence mortel, qu'il me sera peut-être permis de comparer à celui qui doit avoir lieu, dans un duel, pendant un instant court, mais terrible, alors que les deux adversaires se sont arrêtés, après avoir marché l'un sur l'autre et qu'on attend avec anxiété le premier coup de pistolet. Le duel, non, la pièce du *Docteur amoureux* commença de la façon la plus sinistre. Le début en est froid, et le public se tenait obstinément sur la réserve. Il y a des auteurs qui se plaignent qu'on ne les écoute pas assez ; je trouvais qu'on écoutait trop. Je ne savais plus où j'en étais. J'aurais voulu me voir à cent lieues du théâtre, et pourtant rien n'aurait pu m'en arracher. J'attendais avec une impatience fébrile le premier sifflet ou le premier applaudissement.

Ce fut un applaudissement. Mais qu'il avait été lent à venir ! Il ne se fit entendre que dans la septième scène, où M. Louis Monrose l'enleva de vive force par le comique de son débit et de son jeu. A partir de ce moment le public changea d'attitude. Il n'était plus à craindre : il avait ri. La scène du *Paysan*, dans laquelle M. Barré fit applaudir plusieurs fois et

coup sur coup sa verve et sa rondeur, me rassura singulièrement pour la seconde partie de l'ouvrage. Il marcha sans encombre jusqu'au bout, avec un *crescendo* flatteur de rires et de bravos prolongés qui ne lui firent pas défaut aux représentations suivantes.

Décidément, le *Docteur amoureux* était de Molière.

Pendant qu'une foule avide assiégeait de nouveau le foyer pour y voir le manuscrit devenu déjà plus authentique, — la pièce lui rendait le service qu'il avait rendu à la pièce ; — pendant qu'un adroit fanatique en enlevait une page, à la barbe des gendarmes ; — M. H. Lucas lui dit bien son fait le lendemain, dans le *Siècle ;* — pendant qu'une discussion des plus vives s'élevait autour de la table d'Orgon sur la comédie qui venait de finir, tout chancelant encore d'émotion, je me sauvais dans l'intérieur du théâtre pour féliciter les artistes de leur succès et les remercier de leur zèle, au nom de Molière, s'il vous plaît.

La critique n'est pas aussi méchante qu'elle en a l'air et surtout la réputation. Les feuilletons du lundi furent d'une extrême courtoisie pour le *Docteur amoureux*. Sauf un seul qui sabrait la pièce et regardait la chose du haut de la morale littéraire — c'était

celui d'un homme vertueux — tous les autres se montrèrent aimables. Il n'entre pas dans mon plan de rapporter ici leurs opinions. C'est une longueur dont on me dispensera, puisque, pour l'éviter, je peux renvoyer aux journaux de l'époque. D'ailleurs, en consignant quelques-uns de ces jugements, j'aurais peur de ressembler à ces inventeurs de recettes merveilleuses, qui flanquent leurs annonces des certificats légalisés de tous ceux qu'ils prétendent avoir guéris. Il me suffira de rappeler que le critique le plus sévère — après l'homme vertueux dont je parlais tout à l'heure — affirme qu'on avait dû retrouver des fragments inédits de Molière, pour les faire entrer dans la comédie nouvelle.

Il y en eut un pourtant — car il faut tout dire, — il y en eut un, M. Étienne Arago, qui laissa tomber sur la pièce un de ces mots qui valent un coup de massue. Il observa que le titre était faux et que l'ouvrage devait se nommer non pas le *Docteur amoureux*, mais bien l'*Amour docteur*. Que voulez-vous qu'on réponde à cela?

Quelques jours après le feuilleton si redouté du lundi, il se commit certaines indiscrétions. Il paraît que, la bataille une fois gagnée, le général avait révélé sa tactique à ses intimes, soit qu'il y eût été

sollicité par eux, soit qu'un silence absolu, strictement observé pendant un mois, lui semblât une assez longue victoire obtenue sur sa légèreté habituelle. Bref, on l'en rendit responsable, et pour l'en punir, on le mit en demeure de faire voir, mort ou vif, M. Guérault-Lagrange, avocat — inconnu — à Rouen — qu'il n'avait jamais habité; — descendant du comédien Lagrange — lequel n'a pas laissé de postérité; — un personnage enfin dont l'existence était difficile à constater d'une manière authentique. J'aurais bien voulu le produire chez les gens qui le désiraient si fort; mais il se devait à sa chère santé et son médecin venait précisément de l'envoyer à Nice. On m'accusa naturellement d'avoir fait naître M. Guérault du même coup de plume qui avait fait renaître Molière. Je passai pour un grand magicien dans l'esprit de certaines gens et je pourrais vous en citer qui, durant quelques jours, ont eu presque peur de moi.

Je dois reconnaître pourtant que le départ si opportun de M. Guérault pour Nice n'ébranla pas la foi juvénile d'un élève de l'école des Chartes, qui vint examiner à la loupe et en savant le manuscrit du *Docteur amoureux*, exposé non plus au foyer, mais à la régie du théâtre. Dans un article qu'il fit paraître

au *Courrier français*, l'obligeant paléographe, — c'est un homme d'esprit, un peu étourneau et très-myope, que j'ai vu depuis chez une femme à la mode, — conclut de la façon la plus formelle et du ton le plus convaincu à l'authenticité du manuscrit fondée sur le papier, l'encre, l'écriture et l'orthographe. Que diable allait-il faire dans cette régie ?

Vous seriez peut-être curieux de savoir ce que devint *Sous le Masque*, petite cause d'un grand événement. M. Lireux, fidèle à sa parole, avait mis cet acte en répétition ; mais, par l'effet de la fatalité qui s'attachait alors à tout ce que j'écrivais sous mon nom, la direction vint à changer au moment même où j'allais voir représenter mon premier ouvrage dramatique. Voilà bien le train des choses humaines ! L'accessoire avait pris la place du principal et le principal restait dans le néant.

Quelques années plus tard, un successeur de M. Lireux me fit prier officieusement de *retrouver* une pièce de Regnard. A la personne qui s'était chargée de cette commission délicate, — c'était le régisseur du théâtre, — je dis, officieusement aussi, qu'il fallait être bien *distrait* pour oublier que *le Légataire universel* avait gardé la succession de Regnard telle que *le Joueur* l'avait faite ; qu'un

*Retour imprévu* ne serait pas vraisemblable, et que l'auteur d'une proposition de ce genre méritait qu'on lui répondît : *Attendez-moi sous l'orme.*

Et maintenant, ami lecteur, à nous deux. Vous avez toutes les pièces du procès, et vous jugerez en parfaite connaissance de cause. L'ouvrage est de Molière ou de moi. Si, par impossible, vous décidez qu'il est de Molière, vous me devez une grande obligation pour l'avoir mis au jour; s'il est de moi, vous me devez une grande indulgence pour avoir eu vingt-trois ans à l'époque où il fut représenté.

Quoi qu'il en soit de tout ceci, prenez la chose par le bon côté. J'ai pu commettre un gros péché, mais les péchés de jeunesse ont le privilége des pardons faciles. Je n'ajouterai plus qu'un mot. Le *Docteur amoureux* a fait applaudir une fois de plus le nom vénéré de Molière; — c'est là sa gloire, et il y tient. — S'il avait eu le malheur de le compromettre, il n'aurait pas attendu le second sifflet pour jeter au parterre son véritable nom.

# PROLOGUE

DU

# DOCTEUR AMOUREUX

---

Le Prologue en costume de manuscrit.

---

Je suis le manuscrit du *Docteur amoureux*,
Et je viens devant vous m'expliquer de mon mieux.
Je vais donc vous conter une petite histoire.
Souffleur, soutenez-moi : j'ai perdu la mémoire.
Voilà bien deux cents ans que je ne parle pas,
Si ce n'est toutefois avec messieurs les rats.

Mais qu'est ceci, grands dieux? ma vue est-elle claire?
Je ne reconnais plus mon public ordinaire,
Mes marquis aux pourpoints de velours, aux chapeaux
Dont les plumes tombaient sur les riches manteaux,
Les baudriers brodés, les manches de dentelles,
Et tous ces gens groupés autour de mes chandelles.

Que vous êtes changés dans votre accoutrement !
Venez-vous par hasard à mon enterrement
Avec vos habits noirs ?... Messieurs, je vous rends grâce.
Ne pleurez pas encor : je me sens fort vivace ;
Je me porte assez bien pour un vieux manuscrit.
Je veux vous le prouver, et reprends mon récit.

Je naquis à Bordeaux ; Poquelin fut mon père,
Et je m'en vante. A peine eus-je vu la lumière
Qu'on me fit voyager et courir le pays,
De Lyon à Rouen, de Rouen à Paris.
Une fois arrivé dans cette grande ville,
Mon père obtint du roi, chose alors difficile,
La faveur de jouer à la cour, devant lui.
C'est moi dont il fit choix pour lui prêter appui.
La veille du grand jour où je devais paraître
Devant Sa Majesté, mon père me fit mettre
Des habits plus décents que ceux dont jusqu'alors
J'avais, pour la province, enguenillé mon corps :
Un haut-de-chausses propre, une perruque neuve
Qu'il loua tout exprès, je crois, pour cette épreuve,
Et, pour que ce soir-là rien ne me manquât point,
Me mit un intermède en guise de pourpoint.
Le roi, qui m'écouta, m'applaudit, et mon père
Me dut, depuis ce temps, un destin plus prospère.
Voyez comme par lui je fus récompensé :
Il me mit au secret ; je me vis délaissé ;

Et lorsque, chaque soir, un public idolâtre
Accablait de bravos mes frères au théâtre,
Et la ville et la cour oubliaient leur aîné,
Comme s'il fût défunt ou pas encore né.
Boileau seul se souvint de moi, car il me nomme[1],
Boileau me regretta; c'était un si brave homme!

Mon père avec dessein me fit passer pour mort;
Vous allez décider s'il eut raison ou tort...
Ma famille eut grand soin d'appuyer ce mensonge:
Elle héritait de moi. C'est fort mal, quand j'y songe.
Mais je vais me venger : Sganarelle, deux mots;
Rendez-moi, s'il vous plaît, les amusants propos
Que vous m'avez volés. Mon cousin le malade,
Restituez-moi donc la scène d'algarade
Qui fait si bien chez vous. Pourceaugnac, mon neveu,
N'imitez point l'Avare, et donnez-nous un peu
Ce passage bouffon que vous nous enlevâtes;
Vous le nieriez en vain : je suis sûr de mes dates.
Je veux réaliser, comme on dit aujourd'hui.
Pour rentrer dans mes fonds j'implore votre appui :
Il n'est besoin d'huissiers pour que je m'en empare :
Je n'ai pu, par bonheur, rien prêter à l'Avare.

[1] L'artiste qui disait ce prologue, très-spirituellement d'ailleurs, s'appelait Boileau, ce qui fit beaucoup rire.

Quand mon père mourut, Lagrange, son ami,
Devint mon possesseur. Il me plaça parmi
Des papiers dont j'ignore et le sens et l'usage,
Et me fit à Rouen faire un nouveau voyage.
C'est là que je dormis d'un si profond sommeil
Que j'ai grand'peine encore à croire à mon réveil.
Je m'y livrais depuis de nombreuses années,
Quand je sens tout à coup mes pages retournées ;
Une main me saisit assez brutalement ;
Je m'éveille en sursaut. Dans le même moment,
On m'enlève soudain de ma bibliothèque ;
On croit trouver en moi quelque vieille hypothèque,
Des papiers d'avocat, un dossier. Ah ! grands dieux !
Dit une voix : c'était le *Docteur amoureux!*

Celui qui parle ainsi me lit d'un œil avide,
Et me livre au regard d'un copiste stupide,
Qui, pour fuir un travail qui devait l'illustrer,
Substitua les mots qu'il ne put déchiffrer.
Bref, je vins à Paris la toile d'emballage
Me servait de manteau pour ce dernier voyage.
Celui qui me reçut — je vous tairai son nom,
Pour ne lui point causer trop de confusion[1] —

[1] C'est de moi-même que je parlais ici. Dans mon naïf désir de bien faire, j'avais pris le manuscrit pour le porter, en effet, chez un relieur voisin. Les mauvaises langues ont dit que cette bévue était calculée, et que, n'ayant pu donner au bord des feuilles l'air de vétusté qu'il aurait

Me porta tout d'abord — insigne maladresse ! —
Chez qui ?... chez un relieur. Vite, on me met en presse.
Les plis, les nobles plis dont j'étais sillonné
S'affaiblissent, hélas ! sous l'instrument damné ;
Le fil, *triste dictu,* coud mon dos vénérable ;
Ce n'est point tout : le fer d'une lame implacable
Attaque sans pitié ces bords dont j'étais fier,
Qui pendant si longtemps s'étaient jaunis à l'air,
Où la main du souffleur avait laissé la trace
D'un pouce et d'un index admirables de crasse.

Quand on m'a retiré des mains de ce bourreau,
J'étais beaucoup plus laid, étant beaucoup plus beau.
L'infâme, il m'avait fait la barbe ! Mais j'y pense,
Mon papier peut fournir mon acte de naissance ;
Mon orthographe aussi me servira, je crois,
Car vous parlez français et je parle françois.
Enfin j'espère en vous ; oui, si ma gaîté brille,
Vous y reconnaîtrez le ton de ma famille,
Et les bravos perdus pendant mon long sommeil
Pourront seuls par leur bruit achever mon réveil.

fallu, j'avais imaginé de passer plutôt pour un maladroit que pour un menteur.

---

Specimen du Manuscrit.

Lith. Ch. Barouse, 8, r. Larrey.

Scene premiere.

Geronte sortant de la maison.

Le retard de mon pretendu gendre me tone. Cugon me escrivoit hier que son fils arrivera ce aujourdhuy mesme a paris a neuf heure au matin. je ne le vois point venir je suis veritablement inquiet de Valere et je me vais asseurer de ce pas si le coche n'avoit point eprouvé quelque accident pandant le voyage.

Si lon me vient querir de la part de quelques malades quon dise que je suis presentement chez le marquis de la Grange et que je revien dans vn moment. cela donne du credit a un medecin. citons vite nous enquerir de Vuleve.

Revenant a lentree de sa maison.

Si lon me venoit demander quelque argent quon reponde que mes malades me tiendront tout le jour dehors. jaurois moins de creanciers si cela estoit vray.

LE

# DOCTEUR AMOUREUX

COMÉDIE EN 1 ACTE, EN PROSE.

## PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Dorine.
CLÉANTE, amant de Dorine.
VALÈRE, prétendu gendre de Géronte.
DORINE, fille de Géronte.
MARIANE, suivante de Dorine.
MASCARILLE, valet de Cléante.
LUCAS, paysan.

La scène est à Paris, dans une place publique.

# LE

# DOCTEUR AMOUREUX

---

## SCÈNE I.

GÉRONTE, sortant de la maison.

Le retard de mon prétendu gendre m'étonne; Orgon m'écrivait hier que son fils arriverait aujourd'hui même à Paris, à neuf heures du matin. Je ne le vois point venir. Je suis véritablement inquiet de Valère, et je me vais assurer de ce pas si le coche n'aurait point éprouvé quelque accident pendant le voyage. (A ceux de la maison.) Si l'on me vient querir de la part de quelque malade, qu'on dise que je suis présentement chez le marquis de Lagrange, et que je

reviens dans un moment. (A lui-même.) Cela donne du crédit à un médecin. Allons vite nous enquérir de Valère. (A ceux de la maison.) Si l'on venait me demander quelque argent, qu'on réponde que mes malades me tiennent tout le jour dehors. (A lui-même.) J'aurais moins de créanciers si cela était vrai. J'ai pris la lettre d'Orgon. Oui. Elle me servira à reconnaître Valère. (Il sort.)

## SCÈNE II.

DORINE, MARIANE.

MARIANE.

Vous pouvez venir sans crainte, madame; votre père est déjà loin.

DORINE.

Es-tu bien sûr qu'il ne nous puisse voir?

MARIANE.

Il a détourné la rue.

DORINE.

S'il revenait sur ses pas!

MARIANE.

N'appréhendez point cela.

DORINE.

Je me hasarde à sortir. Ah ! Mariane, je serais bien condamnable de résister à l'autorité de mon père, si je n'aimais tant Cléante.

MARIANE.

M. Géronte est fou de vouloir vous donner pour mari un notaire de la province. Ce Valère qu'il vous destine serait bon tout au plus à faire votre contrat de mariage avec Cléante. Vous ne le connaissez pas.

DORINE.

Cela est vrai.

MARIANE.

Votre père ne l'a jamais vu.

DORINE.

En effet.

MARIANE.

Ce n'est pas une chose raisonnable de vous unir à lui.

MASCARILLE.

Nos affaires sont-elles en bon train?

MARIANE.

Non pas assurément. Vas querir ton maître. Nous pouvons lui donner audience un moment.

MASCARILLE.

M. Géronte n'est donc pas à la maison?

MARIANE.

Préviens Cléante que nous l'attendons dans cet endroit.

MASCARILLE.

Est-ce que M. Géronte?...

MARIANE.

Va donc, chienne de langue... ton babil fait perdre à ton maître le peu de temps qui lui reste pour nous voir.

MASCARILLE.

Je l'amène. (Mascarille rentre dans la maison de Cléante.)

## SCÈNE IV.

### DORINE, MARIANE.

DORINE.

Il me semble, Mariane, que j'entends les pas de mon père.

MARIANE.

Ils ne sont que dans votre esprit.

DORINE.

J'ai peur qu'il ne me surprenne dehors.

MARIANE.

Est-il donc défendu de prendre le frais? M. Géronte ordonne le grand air à ses malades; il ne peut trouver mauvais que vous le preniez. Je cours m'assurer du fait. (Mariane se dirige vers le fond de la scène.)

DORINE.

Ah! Cléante, faut-il que notre amour nous donne tant de soucis !

LE

# DOCTEUR AMOUREUX

COMÉDIE EN 1 ACTE, EN PROSE.

MARIANE.

Êtes-vous notaire, s'il vous plaît, pour prétendre à nous épouser ?

CLÉANTE.

Non point, à mon grand contentement.

MARIANE.

Renoncez à l'honneur de nous avoir pour femme.

CLÉANTE.

Je ne te conçois pas.

MARIANE.

Ne seriez-vous point quelque chose comme docteur ?

CLÉANTE.

Moins encore.

MARIANE.

Rentrez au logis et tenez-vous-y tranquille.

CLÉANTE.

Explique-toi.

MARIANE.

Il nous faut pour épouseur un homme qui salue en latin, marche en grec, dorme en hébreu, mange en égyptien, boive en carthaginois et digère en syriaque. Savez-vous tout cela ?

CLÉANTE.

Je sais comme il faut aimer une femme aussi parfaite que vous, Dorine ; toute ma science s'arrête là.

MARIANE.

C'est la bonne, mais elle ne suffit pas à M. Géronte.

CLÉANTE.

Tu ne raillais donc point, quand tu me demandais si j'étais docteur ou notaire?

DORINE.

Il n'est, hélas ! que trop vrai ! Mon père a résolu que son gendre serait l'un ou l'autre.

CLÉANTE.

M. Géronte, qui est médecin, devrait se guérir de cette maladie-là.

MARIANE.

Les médecins savent bien tuer les autres, mais ils n'entendent rien à leurs infirmités propres.

DORINE.

Que ferons-nous dans cette conjoncture?

MARIANE.

Une chose qui n'est point malaisée : vous avez étudié dans quelque endroit?

CLÉANTE.

Sans doute.

MARIANE.

Vous connaissez votre grammaire?

CLÉANTE.

Eh bien?

MARIANE.

Vous vous présenterez comme docteur; vous vous

nommerez Cléantus en place de Cléante, et vous demanderez à M. Géronte la main de sa fille. Il ne sait encore si Valère lui conviendra ; il pourra choisir entre vous deux.

CLÉANTE.

L'excellente pensée !

MASCARILLE, du fond de la scène.

St, st, voici le loup qui revient !

MARIANE.

Est-il seul ?

MASCARILLE.

Ce qu'il y a de plus seul.

DORINE.

Rentrons vite, Mariane.

MARIANE.

L'occasion est des meilleures.

CLÉANTE.

J'en vais profiter.

DORINE.

Puissiez-vous y réussir !

CLÉANTE, à Dorine qui suit Mariane dans la maison de Géronte.

Cette parole-là m'en donne l'espoir. (A Mascarille.) Toi, rentre au logis.

MASCARILLE, à part.

Il paraît que je suis inutile ; j'attends qu'on ait besoin de moi.

(Mascarille rentre chez Cléante.)

## SCÈNE VI.

CLÉANTE, GÉRONTE.

GÉRONTE, sans voir Cléante.

Je me suis enquis de Valère.

CLÉANTE.

Monsieur Géronte...

GÉRONTE, de même.

Le coche est cependant arrivé à l'heure accoutumée...

CLÉANTE.

Monsieur Géronte, je voulais...

GÉRONTE, de même.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

CLÉANTE.

Monsieur...

GÉRONTE, de même

Où peut-il être ?

CLÉANTE.

Monsieur...

GÉRONTE, de même.

Il y a tant de fourbes à Paris !

CLÉANTE.

Votre serviteur.

GÉRONTE, de même.

Tant de fripons qui trompent les gens de la province !

CLÉANTE.

Son gendre occupe son esprit tout entier.

GÉRONTE, de même.

Je ne puis concevoir cette aventure.

CLÉANTE, élevant la voix.

Serviteur, monsieur Géronte.

GÉRONTE.

Monsieur, je suis le vôtre.

CLÉANTE.

Toute la ville vous tient pour un galant homme, monsieur Géronte.

GÉRONTE.

C'est beaucoup d'honneur, monsieur.

CLÉANTE.

Il n'est bruit ici que de votre science.

GÉRONTE.

C'est trop me vanter assurément.

CLÉANTE.

Je vous rends justice.

GÉRONTE.

Ah ! monsieur ! par grâce !

CLÉANTE.

Votre mérite vous excusera le désir que j'ai de de vous connaître.

GÉRONTE.

Je ne puis répondre à vos honnêtetés.

CLÉANTE.

J'ai le bonheur de demeurer tout près de vous, monsieur Géronte.

GÉRONTE.

Vous m'en voyez ravi. (A lui-même.) Je ne crois pas l'avoir jamais vu.

CLÉANTE.

J'aime la science, et je m'estimerais fort honoré d'obtenir l'amitié d'un homme de votre importance.

GÉRONTE.

Vos louanges me confondent.

CLÉANTE.

Votre modestie suffirait à me prouver votre mérite.

GÉRONTE.

En vérité, monsieur, je ne suis pas digne de la grâce que vous me faites.

CLÉANTE.

C'est ce que je ne saurais croire, monsieur Géronte, et moi qui suis docteur...

GÉRONTE.

Ah ! vous êtes docteur !

CLÉANTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'est fort bien fait à vous.

CLÉANTE.

J'ai tout lieu de m'en réjouir.

GÉRONTE.

Les docteurs sont des gens considérables. Mais pourquoi n'en portez-vous pas l'habit?

CLÉANTE.

J'ai soutenu ma thèse avant-hier seulement.

GÉRONTE.

En Sorbonne?

CLÉANTE.

En Sorbonne.

GÉRONTE.

Sur quelle matière avez-vous disputé, s'il vous plaît?

CLÉANTE.

J'ai défendu Aristote contre Platon.

GÉRONTE.

*Bene.*

CLÉANTE.

J'ai prouvé qu'Aristote est le philosophe des philosophes, *philosophus philosophorum.*

GÉRONTE.

*Optime!*

CLÉANTE.

Que Platon est un hérétique.

GÉRONTE.

*Optimissime!*

CLÉANTE.

J'ai comparé Socrate, leur maître, à une fontaine dont ils sont les deux jets, l'un d'eau claire, l'autre d'eau trouble.

GÉRONTE.

Le rapport est des mieux trouvés.

CLÉANTE.

*Confirmavi fortibus argumentis excellentiam philosophiæ naturalis, scolarum physicarum, intellectus agentis, intellectus patientis...*

GÉRONTE.

Que cela fait de bien à entendre ! J'aurais voulu être là ; vous me donnerez votre thèse.

CLÉANTE.

Vous l'aurez des premiers.

GÉRONTE.

Touchez là, monsieur ; tous les docteurs sont de mes amis.

CLÉANTE.

J'aurais bien encore quelque autre chose à vous dire.

GÉRONTE.

Parlez, monsieur le docteur.

CLÉANTE.

J'attends de vous un service, monsieur Géronte.

GÉRONTE.

Je veux vous être agréable.

CLÉANTE.

Je suis malade.

GÉRONTE.

Docteur et malade, je vous aime doublement. Votre pouls, s'il vous plaît. (Il tâte le pouls à Cléante.) Il me semble régulier. Le visage est bon. Vous n'avez point l'air malsain.

CLÉANTE.

Il y a des maladies, monsieur Géronte, qui ne s'attaquent pas au corps, et dont le cœur seulement ressent les effets.

GÉRONTE.

Je ne guéris pas ces maux-là.

CLÉANTE.

Essayez de le faire.

GÉRONTE.

Je ne saurais y réussir.

CLÉANTE.

Que votre science est bornée !

GÉRONTE.

Mon apothicaire ne fait point de remèdes contre l'amour.

CLÉANTE.

L'habile médecin que vous faites ! vous désignez le mal avant de le connaître.

GÉRONTE, s'en allant.

Je suis bien votre serviteur.

CLÉANTE, ramenant Géronte.

Hé quoi ! vous me refusez vos soins ?

GÉRONTE.

Adressez-vous à votre belle ; elle aura compassion de votre infortune.

CLÉANTE.

Ce n'est point elle qui me repousse.

GÉRONTE.

Épousez-la promptement.

CLÉANTE.

Le puis-je? Son père a déjà fait choix d'un gendre.

GÉRONTE.

Vous me rappelez que je devrais être à la maison pour donner ordre qu'on s'apprête à recevoir le mien.

(Géronte se dirige vers sa maison.)

CLÉANTE ramenant Géronte.

Arrêtez, monsieur Géronte, vous n'aurez pas le cœur de me laisser dans un pareil embarras.

GÉRONTE s'en allant encore.

Je voudrais pouvoir vous être utile en quelque chose... mais...

CLÉANTE ramenant Géronte de nouveau.

Vous le pouvez, monsieur Géronte.

GÉRONTE.

Je forme des vœux pour la réussite de votre amour.

CLÉANTE.

Le service que je vous demande ne s'arrête pas à des vœux.

GÉRONTE.

Je ne puis davantage pour vous.

CLÉANTE.

Pardonnez-moi ; vous connaissez le père de ma maîtresse.

GÉRONTE.

En vérité ?

CLÉANTE.

Il est de vos amis.

GÉRONTE.

Se peut-il !

CLÉANTE.

Parlez en ma faveur.

GÉRONTE.

Je ne dis point non. (A lui-même.) Ce docteur-là connaît assurément des malades. Il ne faut point négliger ces sortes d'occasions.

CLÉANTE à lui-même.

Que dit-il? (A Géronte.) Je vous serais obligé de vous employer pour moi, monsieur Géronte!

GÉRONTE.

Comment vous nommez-vous?

CLÉANTE.

Cléantus.

GÉRONTE.

On peut s'intéresser à ce nom-là.

CLÉANTE.

Par grâce, fléchissez le père de celle que j'aime, et il n'est rien que je ne fasse pour vous. Dites-lui que sa fille est l'objet de mon amour le plus tendre, qu'elle partage mes sentiments et qu'il n'aura point à regretter de nous avoir unis.

GÉRONTE.

Voilà qui est fort bien dit; mais à qui rapporterai-je ce beau langage, monsieur le docteur?

CLÉANTE.

A vous-même, monsieur Géronte; c'est Dorine que j'aime : accordez-moi sa main.

GÉRONTE.

Vous vous moquez, assurément.

CLÉANTE.

Je ne suis point homme à railler.

GÉRONTE à lui-même.

Ah! Dorine avait pour ce docteur un goût qu'elle me cachait. (A Cléante.) Touchez là, monsieur le docteur. Je ne vous donnerai pas ma fille.

CLÉANTE.

Nous en mourrons tous les deux, monsieur Géronte.

GÉRONTE.

Vous n'en mourrez ni l'un ni l'autre.

CLÉANTE.

Vous ne me connaissez pas.

GÉRONTE.

Paroles d'amoureux que tout cela.

CLÉANTE.

Vous ne savez pas de quoi je me sens capable.

GÉRONTE.

Si tous les amants désespérés tombaient malades, mes affaires iraient d'un autre train qu'elles ne vont.

CLÉANTE.

Je vous supplie à genoux.

GÉRONTE.

Quelque estime que j'aie pour vous, je ne saurais vous accorder une chose impossible. J'ai pris pour ma fille des engagements que je ne peux ni ne veux rompre.

CLÉANTE.

Oh ! que les pères sont des bourreaux inflexibles !

GÉRONTE, retournant chez lui.

C'est la première fois que je vois un docteur amoureux.

## SCÈNE VII.

### CLÉANTE, MASCARILLE.

CLÉANTE *appelant.*

Mascarille!

MASCARILLE *sortant de la maison de Cléante.*

Je savais bien que vous m'appelleriez à votre aide.

CLÉANTE.

Ah! mon pauvre Mascarille!

MASCARILLE.

Ah! mon malheureux maître! M. Géronte a ri de votre demande. J'avais prévu cela.

CLÉANTE.

Toi qui devines si bien les choses, n'as-tu pas trouvé le moyen de sortir de cet embarras?

MASCARILLE.

Eh ! peut-être.

CLÉANTE.

Parle donc, le temps presse ; chaque moment de retard augmente la difficulté.

MASCARILLE.

J'ai bien songé qu'on pourrait emmener la fille du bonhomme ; mais je renonce à ce dessein ; il nous présenterait trop d'obstacles.

CLÉANTE.

N'as-tu pas d'autres stratagèmes ?

MASCARILLE.

Si fait, j'en ai beaucoup, et d'excellents.

CLÉANTE.

Quels sont-ils ?

MASCARILLE.

J'ai bien pensé... mais non : c'est un vieux moyen qui réussit toujours. Il n'y a point de mérite à l'employer. Je cherche dans ma cervelle... Si vous pouviez... non, vous ne pourriez point cela.

CLÉANTE.

Oh ! le damné valet !

MASCARILLE.

Si je pouvais... non, je ne le pourrais pas davantage.

CLÉANTE.

L'impertinent fripon ! tu me disais tout à l'heure qu'il te serait facile d'imaginer une ruse.

MASCARILLE.

Je n'ai point menti.

CLÉANTE.

Me diras-tu ce que c'est ?

MASCARILLE.

Je le ferais de grand cœur, mais j'en serais fort en peine, à l'heure qu'il est. Demain, ce soir, dans un autre moment.

CLÉANTE.

Veux-tu donc attendre que le mariage soit conclu ? Peste soit de l'enragé valet !

MASCARILLE.

Ne vous emportez pas, monsieur, contre un malheureux qui est à plaindre. Ce n'est point le zèle qui me manque, c'est l'inspiration. La vue de mon esprit vient de s'obscurcir soudainement.

CLÉANTE.

Est-ce bien toi que j'entends, Mascarille, toi pour l'ordinaire si prompt, si subtil, si fécond en expédients de toutes sortes? toi qui, dans mille entreprises galantes, aurais montré, s'il faut t'en croire, l'esprit le plus inventif et le génie le plus audacieux? Mon pauvre Mascarille, tu ne te souviens plus de toi; tu deviens l'ombre de toi-même.

MASCARILLE.

Dites plutôt l'ombre de mon ombre; je ne le sens que trop. Mais le moyen d'exercer librement notre imaginative, quand un violent souci vient tout à coup se planter là. (Il porte le doigt à son front.)

CLÉANTE.

Confie-moi ce qui t'occupe si fort.

MASCARILLE.

J'ai reçu des nouvelles d'un brave homme qui me rappelle une dette d'honneur.

CLÉANTE.

Je l'aurais gagé.

MASCARILLE.

Le restant d'un compte ancien, lequel remonte au jour même de ma naissance.

CLÉANTE.

Je ne savais pas que tu fusses né dans un cabaret.

MASCARILLE.

Plût au ciel !

CLÉANTE.

Ivrogne !

MASCARILLE.

Hélas ! monsieur, je vins au monde sur le bord d'une fontaine d'eau claire, où ma mère me déposa, m'a-t-on dit, sans prendre mon consentement, précipitée qu'elle fut dans son enfantement par la frayeur subite d'un gros chien qui la voulait mordre.

CLÉANTE.

Où va-t-il cnercher ses histoires? Le temps est précieux; voyons, de quoi s'agit-il? te serais-tu laissé duper au jeu?

MASCARILLE.

Fi! monsieur. Je ne hante plus les brelans.

CLÉANTE.

C'est donc qu'on t'en aura chassé?

MASCARILLE.

La dette qu'on me réclame n'est pas de celles dont il y ait à rougir. Ce sont des mois de nourrice que ma mère aurait laissés à ma charge par disposition testamentaire. Femme généreuse, tu n'as pas voulu que ton fils te fût redevable d'autre chose que de la naissance! L'homme qui me demande cet argent est un pauvre père de famille. Il m'a parlé de ses enfants. Pour un peu il me les aurait montrés. C'est à fendre le cœur. Vous avouerez, monsieur, que ces choses-là ont de quoi troubler une conscience, et que l'agilité de la pensée peut en être in-com-pa-ra-ble-ment ra-len-tie.

CLÉANTE, lui jetant sa bourse.

Tiens, maraud. Voilà qui va donner du vif à ton esprit.

MASCARILLE.

Eh bien, monsieur, je tiens une idée merveilleuse. Ah! c'est à vous que je la dois, ou plutôt, vous vous la devez à vous-même. Sans cette bourse, je ne serais présentement qu'un sot.

CLÉANTE.

Parleras-tu, coquin?

MASCARILLE.

Si vous ne vous étiez montré à M. Géronte, je vous aurais conseillé de vous donner à lui pour Valère qu'il ne connaît pas.

CLÉANTE.

Il s'agit bien de songer à ce que j'aurais dû faire; pensons plutôt à ce que je ferai.

MASCARILLE.

Je l'ai trouvé.

CLÉANTE.

Dis-le donc.

MASCARILLE.

Vous ne ferez rien du tout.

CLÉANTE.

As-tu perdu la raison?

MASCARILLE.

Eh! non pas, je l'ai, grâce à Dieu, saine et entière. Écoutez-moi bien: j'attends ici l'arrivée de notre rival; je l'emmène, sous le premier prétexte qui me va venir à l'esprit, dans un endroit où il ne pourra pas nuire à nos desseins.

CLÉANTE.

A quoi cela nous peut-il servir?

MASCARILLE.

Ne m'arrêtez pas en chemin.

CLÉANTE.

Poursuis.

MASCARILLE.

Quand Valère est en un lieu sûr, je prends des habits semblables aux siens, je me présente résolû-

ment chez le bonhomme, et je me fais fort de diminuer le goût qu'il a pour les notaires.

CLÉANTE.

En te rendant le plus ridicule qu'il te sera possible.

MASCARILLE.

J'essayerai.

CLÉANTE.

Reste dans ton naturel.

MASCARILLE.

Je vous remercie, monsieur; mais j'aperçois notre homme; retournez à la maison pour ne rien gâter à mon projet.

CLÉANTE, en saluant Mascarille.

Serviteur, monsieur Valère. (Cléante rentre dans sa maison.)

## SCÈNE VIII.

### VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE, portant une valise.

Comme on se trompe aisément de rues dans une grande ville! Sans un honnête bourgeois qui m'a voulu mener lui-même jusqu'ici, j'en serais encore à m'enquérir de mon chemin. La dernière porte à votre droite, m'a-t-il dit. Ce doit être celle-ci. (Valère se dirige vers la maison de Géronte.)

MASCARILLE, l'arrêtant au milieu de la place.

Monsieur cherche sans doute la maison du seigneur Géronte?

VALÈRE.

Effectivement.

MASCARILLE.

Je suis son valet, pour vous servir. Je gagerais que monsieur se nomme Valère et qu'il vient à Paris épouser la fille de mon maître.

VALÈRE.

Quelles gens que ceux de la ville pour reconnaître les personnes qu'ils n'ont jamais vues! Tu dis vrai; je suis Valère; mène-moi près de M. Géronte.

MASCARILLE.

Vous ne pourrez le voir aujourd'hui.

VALÈRE.

La déplaisante nouvelle!

MASCARILLE.

Il a reçu ce matin une lettre par laquelle on lui mande que sa propre sœur est fort malade.

VALÈRE.

Comme un malheur arrive promptement! hier elle se portait à ravir.

MASCARILLE.

Vous l'avez vue?

VALÈRE.

Sans doute; Fontainebleau était sur mon passage; je m'y suis arrêté quelques heures chez la sœur de mon prétendu beau-père.

MASCARILLE.

Eh bien, monsieur, la nouvelle que je vous annonce est venue plus vite que vous. Elle a fait partir en hâte M. Géronte; sa fille l'accompagne; ils reviendront tous les deux demain au soir, et j'ai reçu l'ordre de vous bien traiter pendant leur absence.

VALÈRE.

Ce soin me touche.

MASCARILLE.

On ne devait pas moins à un homme de votre mérite. Souffrez que je vous décharge de ces hardes.

(Mascarille prend la valise et se dirige vers la maison de Cléante.)

VALÈRE.

Eh bien, où vas-tu donc?

MASCARILLE.

Chez le seigneur Géronte.

VALÈRE.

On m'avait désigné la dernière porte à droite, sur la place.

MASCARILLE.

Ce sont des faquins qui voulaient railler.

VALÈRE, suivant Mascarille.

Au fait, tu dois mieux connaître ton logis que moi.

(Valère et Mascarille entrent dans la maison de Cléante.)

## SCENE IX.

LUCAS, seul.

Tétigué! si j'avons de bons yeux, v'là la maison de mon médecin. Je sarions bian aise de le voir cheux li, pique je venons tout drait à la ville pour ça. (Il frappe à la porte de Géronte.) Parguienne! Si j'étions en train de mouri, je pourrions le faire sans la parmission du médecin. (Il frappe de nouveau.) Hé! monsieur Garonte, vous êtes donc sourd! (Il frappe encore.)

GÉRONTE, de la maison.

On y va!

## SCÈNE X.

GÉRONTE, LUCAS.

GÉRONTE.

Ah! c'est toi!

LUCAS.

Gernigué, qui voulez-vous que ça soit, si ça n'est moi? Je m'appelons Lucas aujourd'hui tout comme je m'appelions Lucas hier; je n'avons point changé de parsonne; je sis toujou le même.

GÉRONTE.

Hâte-toi de me dire ce que tu me veux.

LUCAS.

Morguienne, je n'en avons pas court à vous conter.

GÉRONTE.

Arrive au fait.

LUCAS.

Ma fi, laissez-moi le temps de branler ma langue.

GÉRONTE.

Tu m'apportes l'argent que tu me dois, n'est-il pas vrai?

LUCAS.

J'avons queuque petit bout de sarmon à vous faire auparavant.

GÉRONTE.

Donne-moi d'abord mon argent.

LUCAS.

Vous êtes pus prassé de le recevoir que de le gagner. Ça n'est pas bian à vous. J'étions déjà venu à seule fin de vous demander de quoi guari deux malades que j'avions cheux nous.

GÉRONTE.

Je sais cela.

LUCAS.

Ma vache était en danger de mouri et ma femme itou.

GÉRONTE.

Ta femme avait ce que nous appelons une *pleuresis maligna.*

LUCAS.

Je ne connaissons pas ce français-là. Pique ma femme avait eune purésie, ma vache en avait eune itou, pique je me sis laissé conter que toutes les maladies se ressemblont, pique mon frère Colas est mort du même mal que mon cousin Piarot, pique...

GÉRONTE, l'interrompant.

Donne-moi mon argent. Je n'ai pas le loisir de t'entendre.

LUCAS.

Acoutez-moi encore un p'tit quart d'heure. Si bian que je vous disions que ma vache et ma femme aviont toutes les deux eune purésie; je dis bian le mot: eune purésie; j'avons d'viné ça sans être médecin, moi.

GÉRONTE.

Mon argent!

LUCAS.

Ne vous boutez pas en peine de li. Stapendant vous m'avez fait deux remèdes diffarents, à seule fin de me faire payer pus char.

GÉRONTE.

On ne donne pas les mêmes médicaments aux bêtes qu'aux hommes : *non eadem hominibus quam bestiis medicamenta.*

LUCAS.

Palsanguié, ma vache n'est point un homme et ma femme n'est point eune bête.

GÉRONTE.

Ignorant!

LUCAS.

J'avons donc emporté les deux remèdes.

GÉRONTE.

C'est pour cela qu'il faut me les payer.

LUCAS.

Je les avons baillés moi-même; mais, comme je voulions voir si je n'étions point par nature un pus grand médecin que vous, j'avons baillé celi de ma vache à ma femme et celi de ma femme à ma vache.

GÉRONTE.

Tu as fait là une belle besogne !

LUCAS.

Savez-vous ce que j'avons découvert? c'est que vous êtes aussi ignorant que moi.

GÉRONTE.

Qu'est-il donc arrivé?

LUCAS.

I gnia un malade qu'en est mort.

GÉRONTE.

Donne-moi mon argent.

LUCAS.

Pique le remède de l'eune a tué l'autre, le remède de l'autre devait faire la même chose. V'là-t-il pas une raison bian claire ?

GÉRONTE.

Si tu avais suivi mes ordonnances...

LUCAS.

Je les aurions fait mourir toutes les deux.

GÉRONTE.

Ta femme se porterait mieux que toi à l'heure qu'il est.

LUCAS.

Gernigué, si c'était ma femme qui avait pari, je ne sarions point si chagrin que vous me vayez.

GÉRONTE.

Mon argent!

LUCAS.

Si vos apothicareries aviont été bonnes, ma femme serait morte itou; je pourrions me consoler d'avoir perdu ma vache en pensant que j'avions perdu ma femme, et je n'aurions point la douleur de les pleurer séparément.

GÉRONTE.

Mon argent!

LUCAS.

Je ne voulons point de mal à ma femme; mais ma vache me faisait des viaux tous les ans et je les vendions char, tandis que ma femme me fait des enfants qu'il faut suer, suer pour leu bailler queuque chose à manger. Les viaux me nourrissiont, tandi qu'il faut nourri les enfants.

GÉRONTE.

Mon argent, encore un coup!

LUCAS.

Vous bouffonnez, monsieur le médecin : vous avez tué ma vache, et vous me demandez queuque chose!

GÉRONTE.

*Qui dat curam, medicamentum, clysterium...*

LUCAS.

Je n'acoute pas votre jargon.

GÉRONTE.

*Debet obtinere pecuniam.* Mon argent!

LUCAS.

J'en avons à vous bailler au bout de mon bâton, de l'argent. Morguienne! je vous ferons payer l'entarement de ma vache.

GÉRONTE.

Ah! le traître! Si tu me touches seulement du bout de ton bâton, je veux t'envoyer à la fois

toutes les maladies reconnues par la Faculté : l'hydropisie, la dyssenterie, l'hypocondrie, la folie, la...

LUCAS.

Ta... ta... je connais la manière de les recevoir.

GÉRONTE.

Aucun médecin ne pourra te guérir, et pour que tu sois puni comme tu l'auras mérité, celui que tu appelleras à ton aide ne te fera mourir qu'au bout d'un mois.

LUCAS.

Je n'avons pas peur de toutes vos grandes paroles. Pique je me trouvons à la ville, j'allons charcher un avocat qui me fera bian rendre justice. Nous nous revarrons, nous nous revarrons. (Lucas sort.)

## SCÈNE XI.

GÉRONTE, MARIANE.

GÉRONTE.

La peste soit du brutal !

MARIANE, sortant de la maison de Géronte.

C'est vous qui faisiez tout ce bruit?

GÉRONTE.

J'ai vu le moment où il allait me battre tout de bon... Et Valère qui n'est point encore arrivé!

MARIANE.

Ne voyez-vous pas qu'il ne faut plus compter sur lui?

GÉRONTE.

Dorine ne l'épousera que demain.

MARIANE.

Je vous dis, monsieur, que votre notaire s'est marié pendant le voyage.

GÉRONTE.

Il faut qu'il ait retardé son départ d'une journée.

MARIANE.

J'en suis aise pour ma maîtresse.

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire, coquine?

MARIANE.

Votre fille peut encore vous aimer pendant vingt-quatre heures.

GÉRONTE.

Et la raison ?

MARIANE.

La raison, c'est qu'elle va vous haïr quand vous l'aurez forcée d'épouser votre notaire.

GÉRONTE.

Bah ! Valère saura lui faire oublier son docteur.

MARIANE.

Que nenni ! votre fille n'a plus qu'un jour à être heureuse.

GÉRONTE.

Je te jure qu'elle ne l'emploiera pas à s'entretenir avec Cléantus, qu'elle aimait à mon insu.

MARIANE.

Elle l'aime toujours !

GÉRONTE.

Il faudra qu'elle en perde le souvenir.

MARIANE.

Elle ne le fera pas.

GÉRONTE.

Elle le fera, je le veux.

MARIANE.

Vous renoncerez à le vouloir.

GÉRONTE.

Elle épousera Valère.

MARIANE.

Elle ne l'épousera point.

GÉRONTE.

Comment cela, s'il vous plaît?

MARIANE.

Je le lui défends bien.

GÉRONTE.

Elle le prendra pour mari.

MARIANE.

Non pas.

GÉRONTE.

Oui, te dis-je!

MARIANE.

Non!

GÉRONTE.

Cent fois oui!

MARIANE.

Cent fois non!

GÉRONTE.

Mille fois oui!

MARIANE.

Mille fois non!

GÉRONTE.

C'est qu'elle aura le dernier mot.

MARIANE.

Je ne vous le laisserai pas.

GÉRONTE.

Encore, insolente!

MARIANE.

Vous n'aurez pas le cœur de réduire votre fille au désespoir.

GÉRONTE.

J'entends qu'elle m'obéisse.

MARIANE.

Elle vous obéira, mais elle en mourra de chagrin.

GÉRONTE.

Prends garde que je ne m'emporte.

MARIANE.

Je n'ai point peur de vous. Je vous empêcherai de faire le malheur de votre fille.

GÉRONTE.

Et moi, je t'empêcherai de me débiter plus longtemps des sottises de cette espèce.

MARIANE.

C'est ce qu'il faudra voir.

GÉRONTE.

Je te chasse.

MARIANE.

Je reste.

GÉRONTE.

Crèveras-tu, carogne!

MARIANE.

Je ne suis point de vos malades.

GÉRONTE.

Ah ! l'enragée servante que voilà !

MARIANE.

Oh ! le père insensé que monsieur Géronte!

GÉRONTE.

C'est qu'elle me tient tête au moins.

MARIANE.

Pauvre Dorine !

GÉRONTE.

Te tairas-tu, peste damnée?

MARIANE.

Infortunée maîtresse !

GÉRONTE.

Finiras-tu, pendarde?

MARIANE.

Reviendrez-vous à la raison, mon pauvre maître?

GÉRONTE.

Si je ne me contenais! Mais tu me fais oublier mes malades.

MARIANE.

Le grand service que je leur rends-là!

GÉRONTE.

Oh! l'enfer! Je vais querir de quoi faire taire ta chienne de langue. (Géronte rentre dans sa maison.)

## SCÈNE XII.

MARIANE, MASCARILLE.

MARIANE.

Cléante a bien réussi dans sa demande. L'agrément d'être fille pour avoir un père comme celui-là!

MASCARILLE, sortant du logis de Cléante en habits de provincial.

Affublé de la sorte, je puis me présenter hardiment.

MARIANE.

N'est-ce point Mascarille que je vois ?

MASCARILLE.

Comment me trouves-tu dans cet équipage ?

MARIANE.

Merveilleux en vérité. Mais explique-moi...

MASCARILLE.

Notre rival est arrivé.

MARIANE.

Nous ne l'avons point vu.

MASCARILLE.

Vous ne le verrez point. Il déjeune en ce moment. Nous lui faisons faire grande et bonne chère pour l'occuper à quelque chose.

MARIANE.

Où donc ?

MASCARILLE.

Chez mon maître, dont il prend le logis pour la maison de M. Géronte.

MARIANE.

Est-il vrai ?

MASCARILLE.

C'est moi qui le remplace.

MARIANE.

Quelle est ta pensée ?

MASCARILLE, prenant un air important.

Vous êtes bien curieuse, ma mie. Allez annoncer à M. Géronte que son gendre l'attend ici.

MARIANE.

Ah ! la plaisante affaire ! On y court, monsieur le notaire.

## SCÈNE XIII.

MASCARILLE, seul.

Il va falloir quitter nos belles manières pour

prendre celles d'un bourgeois de province, être gauche, sot et ridicule, d'alerte et de délié que nous sommes d'ordinaire. Corbleu! si ce jeu durait plus d'un jour, je craindrais pour mes belles façons. Savez-vous bien, seigneur Cléante, que ce dévouement-là vous ruinerait, au prix qu'il le faudrait payer ? Par bonheur pour votre bourse, nous faisons entrer dans le compte la gloire d'inventer un stratagème et le plaisir de l'exécuter. Mais j'aperçois M. Géronte. Courons l'embrasser. (Mascarille se jette dans les bras de Géronte.)

## SCÈNE XIV.

### GÉRONTE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Encore une fois, monsieur Géronte, encore une fois.

GÉRONTE, à lui-même.

Ce gendre-là va m'étouffer.

MASCARILLE.

Encore une fois, mon cher monsieur Géronte !

GÉRONTE, à lui-même.

Il faut bien s'y prêter !

MASCARILLE.

On ne sait pas s'embrasser à Paris. Encore une fois, pour mon père qui est votre ami.

GÉRONTE, à part.

C'est la dernière, sans doute.

MASCARILLE.

Ah ! cela soulage !

GÉRONTE.

Oui, oui. (A lui-même.) Je crois qu'il m'a démanché l'épaule. (Haut.) Vous vous êtes donc perdu dans votre route, Valère ?

MASCARILLE.

Non pas, non pas, s'il vous plaît. Je me promène à Paris depuis quatre heures ! Ah ! la belle ville que votre ville, monsieur Géronte ! Je compte m'y fixer après mon mariage. On dit qu'on y dépense l'argent d'une façon agréable.

GÉRONTE, à lui-même.

Son père m'écrivait qu'il était fort économe. (A Valère.) J'étais inquiet de vous.

MASCARILLE.

C'est bien de la bonté, monsieur Géronte; pour moi, ne pouvant me présenter à vous dans le désordre où le coche avait jeté mes habits, et voulant raccommoder mon ajustement depuis la tête jusqu'aux pieds, j'ai couru tout d'abord chez une dame dont l'accès m'était assez familier autrefois.

GÉRONTE.

A Lyon ?

MASCARILLE, à part.

Bon ! c'est de Lyon que je viens. (Haut.) A Paris, monsieur Géronte, à Paris même. Cette dame faisait les délices de votre ville; et sans trop me flatter, je puis dire que je contribuais à faire les siennes propres.

GÉRONTE, à lui-même.

Son père me le donnait pour un exemple de sagesse.

MASCARILLE.

J'ai demeuré deux heures à Fontainebleau. J'ai vu madame votre sœur qui se porte on ne saurait mieux. Mais je me porte assez bien aussi, moi. Voyez comme cela se trouve mal; j'épouse la fille d'un médecin, et je n'ai pas été malade de ma vie.

GÉRONTE, à lui-même.

Voilà un garçon qui ne fera pas honneur à mon art. (Haut.) Me donnerez-vous des nouvelles de votre père?

MASCARILLE.

Je l'ai quitté gros et gras.

GÉRONTE.

Serait-il devenu hydropique?

MASCARILLE, à lui-même.

Aïe! j'ai dit une sottise.

GÉRONTE.

A son dernier voyage à Paris, il y a deux mois, je l'ai vu maigre et sec comme je l'ai toujours connu.

MASCARILLE.

Il n'a pas changé, monsieur Géronte, mais le langage de Lyon n'est plus celui de céans. Chez nous, lorsqu'on veut désigner un homme qui se porte bien, on dit de lui qu'il est gros et gras, fût-il mince comme votre canne. C'est là une façon de parler.

GÉRONTE.

Et votre jeune frère, est-il avancé dans le latin ?

MASCARILLE.

Il le babille assez bien, pour son âge.

GÉRONTE.

Mais il touche à la vingtaine.

MASCARILLE, à part.

Je suis donc entre vingt-cinq ans et trente. (Haut.) A Lyon, monsieur Géronte, on vieillit moins promptement qu'à Paris. Nous le devons au régime de la province. Dormir beaucoup, faire ample chère, galantiser quelque peu, tenir l'esprit libre de soins et le cœur de soucis, voilà notre doctrine, et ce n'est point la pire.

GÉRONTE.

Quel âge me donnez-vous, Valère?

MASCARILLE.

Vous me mettez dans l'embarras.

GÉRONTE.

Dites franchement votre pensée.

MASCARILLE.

J'appréhende fort de me tromper.

GÉRONTE.

Qu'importe cela ?

MASCARILLE.

Il y a par là quelque dix ans que vous en avez eu cinquante.

GÉRONTE.

Je suis né dans la même année que votre père.

MASCARILLE.

C'est cela ; votre compte se rapporte au mien.

GÉRONTE.

Le temps a marché bien vite pour lui, dans un pays où l'on vieillit si lentement.

MASCARILLE.

J'aime à plaisanter, monsieur Géronte.

GÉRONTE.

Ne me parlerez-vous pas aussi de votre sœur?

MASCARILLE.

Oui-dà, oui-dà; nous songeons à la marier.

GÉRONTE.

Ah!

MASCARILLE.

Oui, vraiment.

GÉRONTE.

Eh! quoi, serait-elle déjà veuve?

MASCARILLE.

A Lyon, monsieur Géronte, marier n'a pas toujours le même sens qu'à Paris. Cela signifie quelquefois fêter l'anniversaire matrimonial.

GÉRONTE.

Fort bien. Cette langue-là s'est transformée d'une singulière façon.

MASCARILLE.

Mais votre fille, l'objet de ma flamme, de ma tendre flamme, ne la verrai-je point, mon cher monsieur Géronte? Mon père m'a confié qu'elle est fort jolie, et je vous avoue que cela ne m'a point déplu.

GÉRONTE, à lui-même.

Ma pauvre Dorine! voilà un original qui ne ressemble guère à son portrait. (Haut.) Je vais querir ma fille.

## SCÈNE XV.

MASCARILLE, CLÉANTE, en habit de docteur.

MASCARILLE.

Tout est au mieux. Allons avertir mon maître. (Appelant.) Monsieur!

CLÉANTE.

Eh bien! Mascarille, où en sommes-nous de nos affaires?

MASCARILLE.

J'ai détrompé le bonhomme sur l'idée qu'il s'était faite de son gendre.

CLÉANTE.

Bien.

MASCARILLE.

J'ai parlé de ma famille du même ton que si je venais de la quitter.

CLÉANTE.

A merveille.

MASCARILLE.

Que fait notre provincial ?

CLÉANTE.

Il repose présentement.

MASCARILLE.

Grand bien lui fasse ! Ah ! monsieur, qu'il m'a fallu dépenser d'esprit pour soutenir le premier entretien ! Je suis au bout de mes forces. J'ai embrassé quatre fois le beau-père. Si je ne l'ai pas étranglé, il n'y a point de ma faute.

CLÉANTE.

Il s'agit maintenant d'achever ton ouvrage et de me faire obtenir la main de Dorine.

MASCARILLE.

Je vous la donne, foi de Valère. Mais voici venir toute la maison.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GÉRONTE, DORINE, MARIANE.

GÉRONTE, montrant Valère.

Monsieur est Valère qui te doit épouser.

DORINE, saluant Mascarille.

Monsieur.

MARIANE, à part.

Le bonhomme est pris!

MASCARILLE.

La belle fille que la vôtre! monsieur Géronte.

GÉRONTE, à Cléante.

Monsieur le docteur, je vous invite aux noces de Dorine.

CLÉANTE, à Dorine.

Quoi ! madame, vous souffririez...

DORINE.

Monsieur Cléante, je ne connais que l'autorité de mon père.

GÉRONTE.

Voilà qui est d'une fille bien née.

MASCARILLE, à part, à Géronte.

Quel homme est-ce donc que ce Cléante ?

GÉRONTE.

Un docteur qui s'est épris de ma fille, sans mon consentement.

MASCARILLE.

Cela se voit le plus souvent. Est-ce que Dorine a du goût pour lui ?

GÉRONTE.

Pas le moindre, je vous jure.

MASCARILLE.

Il a fort bonne mine, et j'ai grand'peur de certains accidents.

GÉRONTE.

N'ayez point d'appréhension de ce côté.

MASCARILLE.

Vous permettez, monsieur Géronte, que j'embrasse votre fille.

GÉRONTE.

A votre aise, Valère.

CLÉANTE, bas à Mascarille.

L'oseras-tu, coquin?

MASCARILLE, bas à Cléante.

Je joue mon personnage au naturel. Souvenez-vous que j'ai commencé par le père. (Haut.) Souffrez,

madame, que je... Ah ! bah ! j'aime mieux faire que parler. (Mascarille embrasse Dorine.)

CLÉANTE, bas à Mascarille.

Tu me payeras cher ce baiser-là.

DORINE.

Monsieur Valère, je connais vos qualités, et j'ai tout lieu de penser que nous ferons un heureux ménage.

MASCARILLE.

Monsieur Géronte, cette fille n'est pas de votre fait ; elle a trop d'esprit pour cela.

GÉRONTE, à part.

Il croit me faire un compliment.

MASCARILLE.

Foi de notaire, je n'ai jamais vu femelle aussi parfaite. Le cou mignon que voilà ! Il faut que je le baise encore.

CLÉANTE, bas à Mascarille.

Prends garde que je ne te brise les reins.

MASCARILLE, bas à Cléante.

Je suis toujours dans mon personnage. (Haut.) Tout cela va donc m'appartenir ! Ah ! le nez fripon que j'aurai là ! Oh ! les jolis yeux que ces yeux-ci ! Je vais avoir en possession propre ces épaules appétissantes, ces bras potelés et friands, ces petits...

GÉRONTE.

Arrêtez, Valère.

MASCARILLE.

Je remonte. Ce menton rondelet, cette bouche amoureuse...

GÉRONTE.

Arrêtez, encore un coup.

MASCARILLE.

Si cela peut vous obliger.

MARIANE.

Monsieur Géronte, vous aurez là un gendre des plus agréables.

MASCARILLE.

Vous n'êtes pas la première qui le dites, ma mie.

GÉRONTE.

Valère!

MASCARILLE.

Eh! j'ai mis à profit mes belles années; je vous offre ce qui m'en reste, et j'ai lieu de croire qu'il m'en reste encore quelque chose.

GÉRONTE.

Valère!

MASCARILLE.

J'ai connu beaucoup de jolies filles.

GÉRONTE.

Valère!

MASCARILLE.

On dit qu'il court déjà par le monde quatorze bâtards de mon fait.

MASCARILLE, bas à Cléante.

Je suis toujours dans mon personnage. (Haut.) Tout cela va donc m'appartenir ! Ah ! le nez fripon que j'aurai là ! Oh ! les jolis yeux que ces yeux-ci ! Je vais avoir en possession propre ces épaules appétissantes, ces bras potelés et friands, ces petits...

GÉRONTE.

Arrêtez, Valère.

MASCARILLE.

Je remonte. Ce menton rondelet, cette bouche amoureuse...

GÉRONTE.

Arrêtez, encore un coup.

MASCARILLE.

Si cela peut vous obliger.

MARIANE.

Monsieur Géronte, vous aurez là un gendre des plus agréables.

MASCARILLE.

Vous n'êtes pas la première qui le dites, ma mie.

GÉRONTE.

Valère!

MASCARILLE.

Eh! j'ai mis à profit mes belles années; je vous offre ce qui m'en reste, et j'ai lieu de croire qu'il m'en reste encore quelque chose.

GÉRONTE.

Valère!

MASCARILLE.

J'ai connu beaucoup de jolies filles.

GÉRONTE.

Valère!

MASCARILLE.

On dit qu'il court déjà par le monde quatorze bâtards de mon fait.

GÉRONTE.

Valère!

MASCARILLE.

Rassurez-vous, monsieur Géronte, je n'en ai pas adopté plus de deux.

GÉRONTE, à part.

Ah! si je n'avais donné ma parole!

MASCARILLE.

Çà, nous allons faire joyeuse chère aujourd'hui. Vous me mènerez à votre cave, monsieur Géronte; je veux choisir moi-même les bouteilles. Je m'y connais un peu.

GÉRONTE, à lui-même.

Que vais-je devenir?

MASCARILLE, à Mariane.

Comment t'appelle-t-on, friponne?

MARIANE.

Mariane, pour vous servir.

MASCARILLE.

Sers-moi donc en allant de ma part chez quelques amis que j'ai dans la ville. Tu les amèneras souper avec nous.

GÉRONTE, à part.

Il est donc plus riche que je ne pensais.

MASCARILLE.

Nous prendrons cela sur la dot.

GÉRONTE, à part.

Ah! que viens-je d'entendre!

MASCARILLE.

Puisque monsieur le docteur est de votre connaissance, je désire qu'il se joigne à nous.

GÉRONTE, à part.

Ce docteur aurait mieux fait mon affaire.

MASCARILLE.

Je ne me rassasie pas de voir votre fille. Si je la baisais de nouveau?

MARIANE.

Comme il prend feu, ce monsieur Valère!

MASCARILLE.

Tombez-en d'accord, monsieur Géronte; cette fille-là n'est pas de votre besogne : elle est trop jolie. (Bas à Géronte:) On m'en a conté sur Mme Géronte.

GÉRONTE, à part.

Ce gendre-là n'est qu'un sot et qu'un impertinent.

MASCARILLE.

Je ne serai vraiment aise que nous n'ayons signé le contrat.

GÉRONTE, à part.

Ah! si je pouvais dégager ma parole!

MASCARILLE.

J'ai laissé tout près d'ici un de mes confrères, que j'ai amené de Lyon avec moi. Je le vais prévenir.

GÉRONTE.

Valère, un mariage n'est point une chose qu'on

fait à l'étourdie. Sentez-vous que vous aimiez Dorine?

MASCARILLE.

J'aime toutes les femmes.

GÉRONTE.

C'est là une raison de ne point faire son bonheur.

MASCARILLE.

Un grain de jalousie assaisonne bien les douceurs d'un ménage.

DORINE.

Ah! mon père, que je tremble d'être malheureuse!

GÉRONTE, à part.

Pourquoi Cléantus n'a-t-il point parlé plus tôt?

MASCARILLE.

Je vais querir mon notaire. Ah! le bon repas que nous ferons chez le seigneur Géronte!

## SCÈNE XVII.

GÉRONTE, DORINE, CLÉANTE, MARIANE.

MARIANE.

Le sot personnage que ce mari-là!

DORINE.

Mon père, je ne puis me faire à l'idée d'épouser votre Valère.

CLÉANTE.

Monsieur Géronte, ne hâtez point ce mariage; attendez que je me sois mieux fait connaître à vous, pour prendre une résolution.

GÉRONTE.

Je me trouve placé dans un grand embarras.

DORINE.

Je vous supplie, mon père, de différer cette union.

MARIANE.

Et moi, je vous conseille de la rompre, car il n'en sortira rien que de fâcheux.

CLÉANTE.

Monsieur Géronte, laissez-vous attendrir.

DORINE.

Mon père, rendez-vous à ma prière.

GÉRONTE.

Que va penser Orgon, lorsqu'il apprendra que son fils n'est point devenu mon gendre?

MARIANE.

Il vous avait celé ses défauts, monsieur, et ce n'est pas bien à lui d'avoir agi de la sorte.

GÉRONTE.

Mariane n'a peut-être point tort.

CLÉANTE.

Je suis riche, monsieur Géronte, et je ne demande pour tout bien que votre fille.

GÉRONTE.

Sans la dot?

CLÉANTE.

Sans la dot.

GÉRONTE, à lui-même.

Ce docteur a des qualités que je n'avais point aperçues.

CLÉANTE.

Vous logerez dans ma maison, monsieur Géronte; elle est à moi; vous n'y serez point inquiété.

GÉRONTE.

A vous?

CLÉANTE.

Sans doute.

GÉRONTE, à part.

Ce docteur a vraiment du mérite. (Haut.) Voyez à quoi l'on s'expose, en voulant juger les personnes qu'on ne connaît pas. Je vous tenais pour tout autre que vous n'êtes.

MARIANE.

Le seigneur Cléante vaut tous les Valères du monde.

DORINE.

Ne résistez plus à nos désirs, mon père.

GÉRONTE.

Que dira de moi Valère, si je retire ma parole ?

MARIANE.

Il fera des bâtards ailleurs que chez vous... Demandez-lui son avis; le voici qui revient.

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MASCARILLE, VALÈRE.

MASCARILLE, à Valère.

Placez-vous là, monsieur; vous allez faire un contrat. (Bas.) Cela vous distraira pendant l'absence de

mon maître. Il s'agit d'une mascarade que nous préparons à un père qui ne veut point prendre pour gendre un jeune galant qui m'intéresse.

VALÈRE, bas à Mascarille.

Je ne sais si je puis servir vos desseins.

MASCARILLE.

Cela n'est pas de conséquence.

VALÈRE.

Puisque vous en êtes garant...

MASCARILLE.

Vous laisserez la place pour les noms.

VALÈRE, à part.

La plaisante comédie!

GÉRONTE.

Or çà, Valère...

VALÈRE, se levant.

Monsieur, vous vous adressez à moi?

MASCARILLE, à Valère.

Non pas; c'est à moi qu'on parle; je porte le même nom que vous. (Bas à Valère.) Ne vous inquiétez pas de ce qui se passe ici.

VALÈRE, à Mascarille.

Le pauvre homme a l'air de bonne foi!

GÉRONTE.

Or çà, Valère, il faut me répondre si ma fille doit être heureuse avec vous.

MASCARILLE.

Je vous dirai cela dans quelques années.

GÉRONTE.

Je vous croyais un caractère différent de celui que vous m'avez montré.

MASCARILLE.

Si le mien n'est pas de votre goût, vous êtes difficile à satisfaire.

GÉRONTE.

Je n'ai point dit qu'il me déplût, mais j'espérais avoir un gendre économe.

MASCARILLE.

On ne vit qu'une fois ; je tiens pour raisonnable de profiter de la première.

GÉRONTE.

D'accord, mais je m'attendais à vous trouver plus...

MASCARILLE.

Plus sot que vous ne me voyez ; c'est bien cela. On s'imagine à Paris que les gens de province ne savent point leur monde. Regardez comme je me tiens de la belle façon, et dites-moi si vous avez céans des marquis mieux troussés que moi.

GÉRONTE.

Vous avez aimé plusieurs filles, Valère?

MASCARILLE.

J'en conviens, et je m'en fais honneur.

GÉRONTE.

Dorine est bien jeune.

MASCARILLE.

Corbleu! croyez-vous que j'aime les vieilles femmes?

GÉRONTE.

Cléantus que voici...

MASCARILLE.

Eh bien?

GÉRONTE.

Cléantus... Je ne sais comment vous dire cela.

MASCARILLE.

Voudrait-il épouser votre fille à ma place?

GÉRONTE.

Ce n'est point absolument cela; mais...

MASCARILLE.

Oh! je ne m'en offenserais pas.

DORINE.

Que vous êtes bon, monsieur Valère!

GÉRONTE.

Vous consentiriez?...

MASCARILLE.

De grand cœur; avec ce galant-là, j'aurais été cocu trop vite.

GÉRONTE.

Monsieur Cléantus, je vous donne ma fille.

DORINE.

Comme je vous aime, mon père!

CLÉANTE.

Que vous êtes digne d'estime, monsieur Géronte!

GÉRONTE, à lui-même.

Un docteur vaut un notaire. (A Valère.) Écrivez sur le contrat les noms de Cléantus et de Dorine.

VALÈRE, à part.

La femme que je viens épouser se nomme ainsi.

DORINE, à Géronte.

Signez vite, mon père, pour que je puisse croire à mon bonheur ! (Géronte signe le contrat.)

VALÈRE, à Géronte.

Vous vous appelez Géronte?

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

VALÈRE.

Le nom de votre fille est Dorine?

GÉRONTE.

Je ne vois rien là que de fort naturel.

VALÈRE.

Je suis Valère.

GÉRONTE.

Quel Valère ?...

VALÈRE.

Le fils d'Orgon, votre ami.

GÉRONTE.

Ce n'est pas croyable.

VALÈRE.

Cela est vrai pourtant. Lisez cette lettre de mon père.

GÉRONTE.

Je demeure confondu.

CLÉANTE.

Monsieur Géronte, pardonnez-moi la ruse que j'ai imaginée pour fléchir votre rigueur.

GÉRONTE.

Mais cet autre Valère...

CLÉANTE.

C'est Mascarille, mon valet, qui a pris le nom et les habits de votre prétendu gendre.

GÉRONTE.

Ah! pendard!

CLÉANTE.

Votre colère ne doit tomber que sur moi ; Mascarille a suivi les ordres de son maître. M. Valère, qui est un galant homme, ne m'en voudra plus d'avoir exécuté ce stratagème, quand il apprendra que madame et moi nous nous aimions depuis longtemps, et que son mariage avec lui aurait fait notre malheur à tous les deux.

GÉRONTE.

Valère ne se peut contenter de pareilles excuses. Ce contrat ne vaut rien.

VALÈRE.

Il est fait en bonne forme, monsieur Géronte, et je lui donne mon agrément.

CLÉANTE, se dépouillant de sa robe.

A tous les diables la robe de docteur !

GÉRONTE.

Que vois-je, grands dieux !

MARIANE.

Cléante n'a que faire maintenant de tout cet attirail; il ne lui sert plus de rien, puisqu'il épouse votre fille.

GÉRONTE.

C'était donc encore une ruse?

CLÉANTE.

Vous l'aviez rendue nécessaire, monsieur Géronte.

GÉRONTE.

Dorine n'est pas à vous, dès que vous n'êtes plus docteur.

MARIANE.

Cette condition-là n'a jamais figuré dans un contrat de mariage.

GÉRONTE.

Je ne pourrai me consoler du malheur qui m'arrive. S'il s'appelait toujours Cléantus, au moins!...

MARIANE.

Eh! vous rendrez grâce à Cléante de vous avoir guéri de votre folie. Le grec ni le latin ne contribuent

au bonheur des gens qui s'aiment, et les plus ignorants en Sorbonne sont les plus savants en amour. Le beau plaisir pour une fille d'épouser un adjectif, de se marier avec un adverbe, et de coucher avec une conjugaison !

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

3 2044 017 950

CONSERVED
2003 JOS
HARVARD COLLEGE
LIBRARY